

DES TAPISSERIES.

Les tapisseries sont très-anciennes, car la fable d'Arachné, fille d'Idmon, qui surpassa Minerve dans l'art de retracer, à l'aide de la navette, les sujets les plus merveilleux, fut apportée d'Égypte en Grèce, avec l'art du tissage et de la broderie. A la manière dont on nous dépeint le travail de la déesse et de la mortelle, on reconnaît qu'elles faisaient de la *basse lisse*. L'art de la tapisserie se perpétua en Orient, où les peuples excellèrent toujours dans la confection des plus beaux tissus; mais il ne fut connu à Rome que lorsque Attale, roi de Pergame, eut institué la république héréditaire de ses états et de son luxe asiatique.

Cet art, perdu en Europe après l'invasion des barbares, reparut, selon les uns, à la suite des Sarrasins, qu'extermina Charles Martel; selon les autres, il fut rapporté par les seigneurs croisés qui revinrent de la Terre Sainte. A juger d'après la fameuse tapisserie de la reine Mathilde, qui porte la date de 1070, nos aïeules mettaient plus de patience et de labeur dans leurs travaux, que d'art et de magnificence. Il existe encore, je crois, au garde-meuble de la couronne, quelques lambeaux fort curieux de cette toile grossière, sur laquelle étaient tracées, en laines de diverses couleurs, de grotesques figures d'hommes et de chevaux; les uns entassés dans des barques, les autres déjà rangés en bataille sur le rivage, et qui représentent, pour les *bien voulant*, la conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie; mais, à vrai dire, la reine Mathilde ignorait l'art d'Arachné, elle brodait et ne faisait pas de la tapisserie.

Après les croisades et la destruction de l'empire grec, l'usage des tapisseries se répandit en Europe. Des seigneurs flamands,

bourguignons et normands, décorèrent leurs manoirs et dotèrent les églises de somptueuses tentures où l'or et l'argent se mêlaient aux brillantes couleurs de la soie. C'était dans les grandes solennités publiques et sur le passage des processions que l'on se plaisait à déployer un grand luxe de tapisseries. Cet hommage rendu à la Divinité consistait plus dans la magnificence des tissus exposés en son honneur, que dans la convenance des sujets qu'ils représentaient. Les peuples, jeunes encore, offraient à Dieu les prémices des arts et des richesses que leur donnait le commerce; de même qu'au jour de la Fête-Dieu ils lui consacraient les premiers dons du printemps dans ces reposoirs, temples de fleurs, si élégants et si parfumés, dans ces routes jonchées de verdure, dont nous avons conservé la tradition.

L'Italie et la Flandre, pays libres et industriels, s'empressèrent d'élever des manufactures à l'instar de celles du Levant, dont l'Europe était devenue tributaire. Les tapisseries de Bergame, dont la chaîne se faisait toujours en fil, étaient grossières et furent promptement imitées à Rouen; il n'en fut pas de même des *hautes et basses lisses* de Flandre. François I^{er} acheta dans ces dernières manufactures deux tapisseries: l'une de vingt-deux mille écus, représentant le triomphe de Scipion; l'autre, dont la vie de saint Paul était le sujet, en coûta dix-huit mille.

En dépit du récit des auteurs qui parlent des *hautes et basses lisses* fabriquées à Arras, et que le roi Charles VI envoya en présent à Bajazet, ce n'est guère que du temps de Henri IV que l'on s'occupa sérieusement en France de l'établissement des manufactures de tapisseries. La plus

belle et la plus célèbre est celle des Gobelins, dont voici la notice historique :

Dès 1450, selon Saint-Victor, auteur d'un tableau de Paris très-estimé, les frères Gobelins seraient venus s'établir à Paris, dans le faubourg Saint-Marceau, près de la petite rivière de Bièvre, et y auraient bâti une maison. Cette rivière, dans laquelle ils lavaient leurs laines et cette maison, prirent le nom de rivière et de maison des Gobelins qu'ils conservent de nos jours. On attribue aux frères Gobelins la découverte de la belle teinture écarlate dont leur établissement conserva longtemps le secret. Leurs descendants continuèrent avec succès le métier de teinturiers jusqu'en 1510, qu'ils se partagèrent les biens qu'ils avaient acquis. D'autres fabricants continuèrent l'industrie des frères Gobelins en conservant leur nom à l'établissement. Ce fut sans doute un de ceux-là qui tenta d'élever, sous la protection de Henri IV, une manufacture de tapisserie de *haute lisse*, entreprise que plusieurs auteurs attribuent aux frères Gobelins, qui depuis près d'un siècle s'étaient retirés des affaires.

La mort prématurée de Henri IV, et le peu d'attention que les cardinaux de Richelieu et de Mazarin donnèrent à la manufacture naissante, la conduisirent sur le chemin de sa ruine. Cependant le chef de cet établissement, nommé Glus, animé du même génie que les premiers Gobelins, fit faire de grands progrès à la teinture des laines. A cette époque, en 1687, un grand ministre, M. de Colbert, cherchait à relever en France les manufactures et le commerce; il augmenta les privilèges que Henri IV avait accordés aux Gobelins, réunit dans cette maison les meilleurs dessinateurs, et fit venir de Florence d'excellents ouvriers pour la fabrique des tapisseries.

Le célèbre Lebrun, alors premier peintre de l'école française, fut nommé directeur de cette manufacture. Les résultats de cette entreprise furent des plus bril-

lants; les produits des Gobelins surpassèrent tout ce que l'Italie, l'Angleterre et la Flandre avaient fait de mieux. Les hautes lisses où sont reproduites les *Batailles d'Alexandre*, d'après les tableaux de Lebrun, les *Quatre saisons*, les *Quatre éléments*, et les principaux traits de la vie de Louis XIV, depuis son mariage jusqu'à la conquête de la Franche-Comté, sont encore considérés comme des chefs-d'œuvre pour la pureté du dessin et l'éclat des couleurs. Sous ces deux rapports la manufacture des Gobelins a fait peu de progrès. Il n'en est pas de même de celle de Beauvais, établie par Colbert, en 1664. Cette manufacture a exposé au Louvre cette année des basses lisses représentant des fleurs et des animaux, qui sont de la plus surprenante beauté.

Après vous avoir bien parlé de *haute et basse lisse*, il faut vous dire ce qu'on entend par ces mots, et tâcher de vous faire comprendre ce qu'il y a de merveilleux dans ce travail, qui tient du prodige.

La *basse lisse* est ainsi nommée par opposition à une autre espèce de tapisserie qu'on nomme *haute lisse*, non pas à cause de la différence du travail, car il est absolument le même, mais à cause de la différence de la position des métiers sur lesquels on travaille. Le métier de la *basse lisse* est posé horizontalement et à plat; celui de la *haute lisse* est dressé perpendiculairement et debout.

A présent, les métiers de *haute lisse* perfectionnés par Vaucanson, se meuvent et permettent de comparer le modèle et la copie. Dans l'originaire, on plaçait le tableau derrière l'ouvrier, de façon qu'à chaque nuance il fallait qu'il se retournât; on a remédié à cet inconvénient par des miroirs.

La *lisse* est la chaîne des tisserands. Le *basse-lissier* travaille à l'envers; son dessin est placé sous la chaîne, il écarte les fils pour le voir, et passe la navette chargée de la couleur convenable au dessin; mais

il ne peut juger de l'effet de son travail que quand il est fini.

Le *haute-lissier* travaille aussi à l'envers, mais comme le dessin n'est pas placé sous la chaîne, il peut en passant derrière juger de son travail.

Dans la tapisserie comme dans tous les autres tissages, le jeu de la navette appartient au manœuvre; l'artiste est celui qui numérote sur le carton, où est exactement copié le tableau dont on veut reproduire

chaque nuance, les traits, les contours des figures, les plis des draperies, le feuillé du paysage, et dispose ces nuances sur des navettes, de façon que les tons se dégradent, s'arrêtent, et imitent la peinture à l'huile, qu'ils surpassent parfois.

Quand on pense aux *Noces de Cana*, aux *Batailles d'Alexandre* et à tous les tableaux gigantesques qui ont été copiés ainsi, on reste confondu devant cette admirable industrie. M. ***

REVUE LITTÉRAIRE.

Deuxième édition de l'*Herbier des demoiselles*, ou traité complet de la botanique présentée sous une forme nouvelle et spéciale; ouvrage orné de planches et illustré de jolies vignettes, publié sous le patronage de Son Altesse Royale madame la princesse de Joinville; par Edmond Audouit. Chez A. Allouard, libraire-éditeur, 10, rue de Seine Saint-Germain.

Combien de fois, mesdemoiselles, poussées par une curiosité bien légitime, n'avez-vous pas désiré connaître plus intimement ces charmantes productions de la nature, qui font l'ornement de nos jardins et de nos campagnes? Combien de fois en respirant des fleurs n'avez-vous pas tenté de vous initier aux mœurs et aux coutumes de ces gracieux petits êtres que nous associons instinctivement aux divers épisodes de notre existence? Combien de fois enfin ne vous êtes-vous pas demandé si ces délicates et jolies créatures n'avaient point un autre but sur la terre que celui de nous charmer et de briller un instant?

L'*Herbier des demoiselles* vient répondre

à toutes vos questions. Présentée d'une manière simple, facile, élégante et chaste, la botanique sera désormais une science que vous pourrez joindre à vos passe-temps chéris.

Pour vous donner un avant-goût de cet ouvrage, feuilletons-le rapidement et extrayons-en quelques passages.

Après avoir décrit d'une façon exempte de toute critique les différents petits organes dont l'assemblage forme la fleur, M. Audouit termine par des généralités pleines de charme et d'intérêt.

« Cultivées, dit-il, dans nos habitations, dans nos jardins, sur nos fenêtres, les fleurs sont pour nous les passe-temps les plus délicieux. Quand le printemps a salué la terre, on voit les jeunes filles se hâter d'accourir vers les lieux où se vendent ces aimables compagnes de la solitude, échanger gaiement contre un rosier le fruit de leurs économies, et emporter joyeusement leur trésor, qui pendant six mois va devenir le plus bel ornement de leur chambre. Que de peines! que d'attention! Que de charmantes impatiences en attendant le développement du premier bouton! Et quel

beau jour que celui où la *corolle* rosée apparaissant entre les *sépales* du *calice*, vient annoncer à la gracieuse jardinière que son modeste écrin compte un bijou de plus ! »

Après la fleur, M. Audouit parle des fruits ; cette marche est calquée sur la nature. Toutes les parties du fruit sont successivement passées en revue ; puis des notions générales viennent encore nous remémorer ce que nous avons étudié, et de plus nous apprendre comment le Créateur dans son ineffable sollicitude a réparti les fruits sur la surface de la terre, l'époque où ils atteignent leur maturité, suivant les besoins de l'homme et des animaux ; leur position sur les arbres où ils naissent, la manière de les conserver d'une année à l'autre, etc., etc.

Il en est de même des graines, des racines, des tiges et des feuilles ; prenons au hasard dans chacun de ces différents chapitres :

« Quand les fruits ont atteint leur parfait état de maturité, leurs *valves* s'entr'ouvrent et les graines se détachant du *ferograme* desséché, franchissent sur l'aile des vents ou sur la surface des eaux, le trajet qui les sépare de l'endroit où une voix puissante leur dira de s'arrêter, de germer et de reproduire un végétal semblable à celui qui les a fournis. Ces différents modes de locomotion sont facilités par des conformations appropriées. Celles qui doivent se confier au souffle du zéphir sont pourvues d'appendices membraneux en forme d'ailes, ou surmontées d'aigrettes soyeuses qui, s'ouvrant en parachute, leur permettent de se soutenir dans les airs. »

« Les graines de l'érable ont deux ailerons membraneux semblables aux ailes d'une mouche. Celles de la giroflée représentent des écailles légères que le moindre vent suffit pour emporter au loin. Celles des chardons, des laitues, des pissenlits, des bluets, etc., sont munies d'aigrettes ou de panaches légers qui leur permettent

de se transporter à des distances considérables. Les semences de l'orme sont enchâssées au milieu d'une foliole ovale qui leur sert également de parachute.

Si ce sont les flots qui les doivent entraîner vers de lointains rivages, façonnées en gracieux petits bateaux ou en pirogues légères, elles se réunissent en flottilles, affrontent la fureur des tempêtes, et sous la conduite de la Providence qui leur sert de boussole, elles vont fonder de nombreuses colonies, où le voyageur égaré trouvera plus tard un aliment à sa soif, un repos à ses fatigues. Ainsi les semences du coudrier sont renfermées dans de petits tonneaux, etc.

» Remarquons, ajoute un peu plus loin M. Audouit, que ce sont principalement les graines des végétaux qui ne vivent qu'une seule année, dont la *dissémination* a lieu dans un espace circonscrit. La cause en est facile à saisir. Si en effet les frênes, les ormes, les sapins, dont l'existence est fort longue, eussent répandu près d'eux les *embryons* d'où sortira leur génération future, l'espace eût bientôt manqué, et les jeunes nourrissons fussent morts par défaut d'air et de lumière. Les plantes annuelles, au contraire, dont le trépas succède promptement à la maturité des graines, laissent à celle-ci, pour héritage, la terre qui les a vues naître, se développer et mourir. »

« Si, considérés individuellement, les arbres ont des qualités qui nous frappent, réunis en masse pour constituer des *forêts*, leur prestige est plus saisissant encore. Qui ne s'est senti pénétré d'un saint respect en se promenant sous ces vastes dômes de verdure, où l'esprit s'agrandit et s'élève ? Qui n'a senti s'éveiller en soi des pensées plus généreuses et plus nobles, au milieu de cette religieuse solitude si favorable à la méditation, si avantageuse aux inspirations poétiques ? »

Au chapitre des feuilles, après nous avoir dit comment ces organes, contribuent

par leurs fonctions à celles de notre existence, et comment de petites cavités imperceptibles travaillant à purifier l'air nous aident à réparer à la campagne les altérations causées par les occupations de la ville, l'auteur rapporte une foule de particularités qu'offrent les feuilles de plusieurs végétaux, et raconte à ce sujet une petite anecdote destinée à montrer la prévoyance de Dieu.

« Trois jours après mon arrivée à Madagascar, me disait un de mes amis qui revenait d'un voyage en Afrique, je m'égarai en faisant une excursion dans les alentours, et bientôt à une lassitude excessive vint se joindre la soif la plus ardente. J'allais m'abandonner au désespoir, lorsque tout près de moi j'aperçus, suspendues à des feuilles, d'autres feuilles formant de petits vases à peu près semblables à ceux dont nous servons à bord pour conserver l'eau fraîche. Je crus être le jouet d'une hallucination, pourtant je m'avançai en hésitant... j'y plongeai un regard avide et inquiet... O prodige ! et jugez de mon bonheur, en voyant ces feuilles remplies d'un liquide transparent et pur, auquel je trouvai, dans un tel moment, une saveur qui me fit préjuger celle du nectar que l'on sert à la table des dieux ! »

Cette feuille extraordinaire était celle du *nepenthes phyllamphora*, de Madagascar.

Les pages dans lesquelles nous venons de butiner, forment, avec deux ou trois autres chapitres consacrés à la description de la greffe, aux classifications botaniques, etc., la première partie de l'*Herbier des demoiselles*.

La seconde contient la description de sept ou huit cents plantes avec leurs usages dans les arts et l'économie domestique, et les souvenirs historiques et fabuleux qui y sont attachés. C'est ainsi qu'en parlant de la tulipe, M. Audouit rapporte cet enthousiasme aveugle d'une époque assez rapprochée de nous, où une foule de *tulipo-*

manes sacrifiaient leur fortune à l'acquisition d'une tulipe plus ou moins panachée. En parlant de la laitue, il rappelle en ces termes un fait diversement rapporté dans l'histoire.

« Cambyse, après s'être souillé du meurtre de son frère Smerdis, dînait un jour avec sa sœur Méroë, qu'il avait contrainte à devenir son épouse; et comme cette malheureuse princesse effeuillait une laitue pommée : « Quel dommage ! s'écria le tyran ; elle était si belle avec toutes ses feuilles ! — Ainsi en est-il de votre famille, osa répliquer Méroë, depuis que vous en avez retranché l'un des principaux rejetons. » Il n'en fallut pas davantage pour que Cambyse se rendît une seconde fois fratricide. »

La pervenche de Rousseau, le lys de mademoiselle de la Vallière, l'oeillet de l'infortunée Marie-Antoinette, etc., sont l'objet de petites anecdotes ou de dissertations qui font disparaître l'aridité des éléments scientifiques.

Enfin, la troisième partie de ce livre renferme une notice très-intéressante sur la manière dont on doit faire ces ravissantes promenades que l'on nomme *herborisations* ; une petite flore ingénieuse permet de reconnaître chaque plante et un chapitre indique les règles nécessaires à la confection d'un *Herbier*, M. Audouit finit par ces mots, qui termineront aussi notre compte-rendu :

« Nous conseillons aux jeunes personnes qui s'amuseront à faire un herbier, de ne pas négliger sur l'étiquette, l'indication de tout ce qui peut leur rappeler un fait intéressant, si, plus tard, elles veulent trouver dans leur petit *jardin sec* les éléments de la distraction la plus agréable. Une phrase, un mot, un signe placés au bas de l'étiquette, feront revivre, pour elles, après plusieurs années, ces moments heureux de l'adolescence, sur lesquels on se plaît tant à revenir. »

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LE MEMORIE DELL' INFANZIA.

ODE.

Qual se fra dense tenebre
Di procellosa notte
Spunta una stella fulgida
Fra le nubi interrotte,
Al navigante trepido
È duce il suo splendor;

Tal mi sei scorta, o amabile
Compagna, infra le oscure
Nebbie dei dì che scorsero,
Nè le gioconde cure,
Se le fuggenti imagini
Richiamo intorno al cor.

E spesso amo di riedere,
Amica, ai dì beati,
Come colui che volgesi
Ai lidi abbandonati,
E ne sospira, e tacito
Solca l' immenso mar.

O bella età, del candido
Riso, del cor perenne!
Sola fonte di palpito
Erane il dì solenne
Che in arena femminea
Scendevasi a lottar!

O come scorrean rapide
L'ore dell' ozio, quando
Era nostra delizia
Il conversare errando
Pei viali lunghissimi
Erbe cogliendo e fior!

Ovvero a gara correre
Nella pianura erbosa,
Poi stanche al rezzo assidersi
E con lena affannosa
Dell' ambita vittoria
Contendersi l' onor!

Indi con orme tacite
Spiare ove s' annidi
Il grillo solitario,
Seguendone gli stridi,
E dopo un lungo avvolgersi
Farlo prigioniero alfin!

LES SOUVENIRS DE L'ENFANCE.

ODE.

Ainsi qu'au milieu des ténèbres épaisses
D'une nuit orageuse et plombée, il est doux
Pour l'intépide navigateur d'apercevoir à tra-
vers les déchirures des nuées l'éclat d'une lu-
mineuse étoile;

Ainsi, ô mon aimable compagne, ton souve-
nir m'apparaît entre les nuages obscurs de mes
jours passés; et, ne pouvant ressaisir nos joies
folâtres, j'en rappelle en mon cœur les images
fugitives.

J'aime à revenir souvent, ô mon amie, à ce
temps heureux, comme le voyageur qui se re-
tourne en soupirant vers des rives abandonnées,
et vogue silencieux sur la mer immense.

O bel âge du rire candide et des plaisirs purs!
Ce n'est pas encore le jour solennel où la jeune
fille descend pour lutter dans l'arène et y
trouver la source intarissable des émotions du
cœur!

Combien les heures du loisir s'écoulaient ra-
pides, quand nous nous amusions, en causant,
à cueillir çà et là, par les longues allées, des
plantes et des fleurs!

Ou bien à courir à l'envi dans la verte prai-
rie, puis à venir, fatiguées, nous asseoir à l'om-
bre pour nous disputer, haletantes, l'honneur
de la victoire!

Et de là, guidées par des traces secrètes, épier
dans son trou le grillon solitaire; le suivre à ses
cris, et, après avoir longtemps rôdé çà et là, le
faire à la fin prisonnier!

E quando imbruna l'aere
Seguir con passo errante
L' amica delle tenebre,
La lucciola brillante,
Che invan tra fiori aggirarsi,
E farne gemma al crin;

O la luce patetica
Contemprar della luna,
Si maestosa e candida
Fende una nube bruna,
E starsi immote e tacite
Col guardo volto al ciel!

Poi rapite dall' estasi
E dal celeste incanto,
La voce aurea disciogliere
Quasi ispirate al canto,
Celebrando di placida
Notte il trapunto vel!

Rammento quelle pergole
Ove sovra seggi erbosi
Raccolti in picciol numero
Pingeansi spaventosi
Spettri apparsi nell' aere
E alati cavalier;

O lucide meteore
A cui nel seno apparve
Un drago, o intorno ai tumuli
Delle evocate larve,
L'errar con passo aereo
Come nebbia leggier.

Quindi le veglie e i tremiti,
La notte e le sembianze
Vedeansi di fantasime
Che movean fiere danze,
O udiassi il lungo gemito
D' un' ombra che si duol.

O fortunati i palpiti
D' imaginato affanno!
Felici le vigilie
Di puerile inganno
Filgie o di tetre immagini,
Fuggenti al primo sol.

GIUSEPPINA POGGIOLINI.

Puis, la nuit venue, suivre d'un pas incertain
L'amie des ténèbres, la luciole brillante, qui
cherche en vain à se cacher parmi les fleurs, et
la placer dans nos cheveux, comme une pierre
précieux;

Ou encore contempler la lumière mélanco-
lique de la lune, si majestueuse et si blanche,
perçant un nuage noir, et rester là, immobiles e
muettes, le regard élevé au ciel!

Alors transportées d'admiration, en extase de-
vant les splendeurs célestes, distinguer comme le
souffle harmonieux d'une voix d'or qui célèbre
les charmes de la nuit paisible!

Je me souviens de ces bosquets où, réunies
en petit nombre sur des sièges moussus, il
nous semblait voir s'avancer dans les airs des
spectres épouvantables et des cavaliers ailés;

Ou bien un lumineux météore au sein duquel
apparaissait soit un dragon, soit un de ces fan-
tômes évoqués à l'entour des tombeaux, et qui,
dans leur marche aérienne, erraient comme de
légers nuages.

Puis ensuite, à la veillée, sentir des frissons
d'effroi, et la nuit voir des fantômes et des re-
venants qui formaient des danses étranges, ou
entendre le long gémissement d'une ombre
qui se plaint.

Heureuses les émotions d'une terreur ima-
ginaire! Heureuses les insomnies causées par
une puérile erreur, ou par les visions qu'en-
fantent les ténèbres, et qui s'évanouissent à la
première lueur du jour!

Mme ÉLISA VAN TENAC.



LES JUMELLES,

CONTE DE FÉES.

Il y a bien longtemps, bien longtemps, lorsqu'il y avait encore des génies et des fées, une de ces dernières, fille du feu et de la rosée, laquelle avait nom Brillantine, passait son printemps d'épreuve (chaque jeune fée en subit un tous les cent ans) sous la figure d'une petite mouche aux ailes dorées. Pour éviter le bec des hirondelles ou des rossignols, qui serait devenu son tombeau, Brillantine avait élu domicile dans la grande salle du château de Beauval, nommée par les vassaux salle du trône; là, promenant ses loisirs le long des vitraux coloriés, elle jouissait des premiers rayons du soleil levant, et même aussi du soleil couchant, car ce salon était construit dans une grosse tour.

Des quatre points cardinaux on découvrait une des plus riantes vallées, au travers de laquelle serpente le Lignon. La fée n'admirait cependant pas tout ce qu'elle voyait : légère et frivole, elle eût demandé moins de moissons dans ces plaines, et plus de fleurs. Bien des fois, bourdonnant d'une fenêtre à l'autre, elle se surprit ordonnant des changements comme si elle avait eu en main sa baguette.

Dans une de ces courses vagabondes, Brillantine, l'esprit préoccupé de ses revers de pouvoir, alla donner tête baissée dans une toile d'araignée. C'en était fait de la pauvre fée, si la châtelaine, au-dessus du métier de laquelle la scène se passait, eût été seule avec filles d'honneur, damoiselles et chambrières; car toutes seraient mortes de pure frayeur avant d'approcher du monstre. Il faut les excuser, la civilisation était alors si peu avancée !

Heureusement pour Brillantine, le seigneur de Beauval, preux chevalier, qui s'était distingué dans plus d'un tournoi, se trouvait présent. Ému de pitié par le péril de la petite mouche, il se saisit d'un éventail de plumes de paon... La châtelaine s'écrie : « Mon bel éventail ! » Chaque fille d'honneur, damoiselle et chambrière, se sauve, croyant voir l'araignée tomber sur elle ; le brave châtelain s'élance, brise le réseau fatal... et Brillantines'envole, n'ayant perdu qu'une seule de ses six pattes et la moitié d'une de ses deux ailes.

Aussitôt que le printemps fut passé, la fée ayant recouvré sa forme et sa puissance, quoique boitant encore un peu, par suite de son accident, voulut venir visiter son libérateur.

Brillantine traversa donc les airs, montée sur son char formé d'une seule opale creusée en conque; huit oiseaux de paradis, qu'elle guidait avec des fils de perles, lui formaient un attelage aussi magnifique que galant. Pour marquer son passage et témoigner sa gratitude, Brillantine, entrant dans la seigneurie de Beauval, embellit tout. Avant d'arriver au château, elle avait fait disparaître du parc et des jardins les vieux chênes aux fronts chauves, et les antiques châtaigniers, qu'elle avait remplacés par des massifs d'ébéniers et d'acacias chargés de fleurs embaumées. Les noyers, les haies de noisetiers, se changèrent en des buissons de rosiers et en des bosquets de lilas de toute espèce. Non contente d'embellir et de parfumer le parc de Beauval avec les fleurs d'Europe, Brillantine y appela celles des autres parties du

monde; puis elle fit de même pour les potagers. Les fraises les plus exquis s'étendirent sur les plate-bandes où se pavanaient de vulgaires carottes. Les choux disparurent devant les ananas; partout s'élevèrent des cerisiers, des pruniers, des abricotiers chargés de fruits; le pêcher s'étendit en espalier, et la vigne s'élança, promenant d'arbre en arbre ses pampres joyeux, fléchissant sous le poids des grappes, comme le buveur sous le poids de leur jus.

Toujours changeant sur son passage, Brillantine ne laissa pas un carré de légumes au jardin. Arrivée au château, elle métamorphosa les pierres rudes et noircies dont les murailles étaient formées, en agates brillantes, qui, artistement entremêlées de marbres précieux, bleu turquin et portor, firent un très-bel effet; les portes massives devinrent de bronze doré, dont le travail et la légèreté rehaussaient encore le prix. Enfin elle fit abattre ses jolis coursiers ailés; mais elle ne consentit à poser le pied sur le pont-levis, qu'après en avoir remplacé les grossiers madriers par une marqueterie de bois précieux.

A tous ces merveilleux changements, serviteurs, pages, écuyers et gardes, restaient stupéfaits comme étaient restés les pâtres, les bûcherons, les laboureurs et les jardiniers, pas un ne pensa à précéder Brillantine, encore moins à l'arrêter. Elle franchit le vestibule, qu'elle revêtit en entier de pur albâtre, sur lequel, par galanterie, elle sculpta l'histoire des seigneurs de Beauval, depuis le premier, qui terrassa trois lions et conquit ainsi sur eux cette vallée où il s'établit, jusqu'au dernier, qui avait détruit une araignée.

La fée, en montant le grand escalier, le dota d'une rampe de cristal de roche; puis s'avancant à travers galeries et salons, elle sema sur sa route velours, satins, brocarts, qui se fabriquaient d'eux-mêmes, et devenaient à l'instant des tentures et des meubles d'un goût parfait et d'une fraîcheur ravissante. Toujours créant des mer-

veilles, Brillantine atteignit la salle du trône, où le sire et la dame de Beauval se tenaient; dans cette même salle où, sous la forme d'une mouche, elle avait couru un si grand danger. Pendant que la châtelaine descendait péniblement de sa haute chaise, pour faire honneur à cette belle visiteuse inconnue, les toiles d'araignée tombèrent des lambris, et l'or et l'azur les remplacèrent.

A ces prodiges, le sire et la dame de Beauval reconnurent une fée.

Le châtelain, tout interdit, ne sut que se lever, prendre son bonnet, le tourner entre ses deux mains en broyant sa couronne de comte, comme si ce n'eût été qu'un méchant ruban; mais la châtelaine, qui allait bientôt être mère, eut plus de présence d'esprit. Qu'était pour elle cet or qu'elle voyait étinceler partout? Rien! Elle se jeta aux pieds de Brillantine, et lui demanda sa protection pour son enfant.

« Je serai la marraine du petit qui va venir, dit la fée en la relevant, et afin de vous prouver ma reconnaissance de ce qu'on a fait ici pour moi lorsque je n'étais qu'une faible mouche, je m'engage, par avance, à douer l'enfant de beauté, de grâce et de richesse. »

La châtelaine se confondit en remerciements. Le châtelain, de son côté, comprenant que tant et de si bonnes fortunes venaient de son combat contre l'araignée, prit un certain air d'aplomb. De ce jour, voulant ajouter un écartelage de plus à ses armes, il commença à méditer qui, d'une mouche d'or sur un fond de sable, qui, d'une araignée d'argent sur un fond de gueules, retracerait le mieux le grand événement.

Avant que le sire de Beauval eût rien décidé à ce sujet, le jour du baptême se leva clair et radieux. Mais ce que ni la fée, ni la châtelaine, et encore bien moins le châtelain, n'avaient prévu, c'est qu'au lieu d'un fils qu'on attendait, la dame de Beauval mit au monde deux filles... double désappointement! Brillantine ne pouvait pas

être la marraine des jumelles ; le roi des génies l'avait défendu par ordonnance.

La pauvre mère pleurait. Laquelle de ses deux filles choisir pour être favorisée ? laquelle pour être déshéritée ? la dame de Beauval les donnait tour à tour à la fée et les lui reprenait.

Des pas pesants ayant fait résonner le pont-levis, Brillantine regarda par la fenêtre, et vit une grande dame, vêtue d'une étoffe de couleur brune, montée sur un beau taureau dompté qui lui obéissait comme le cheval le mieux dressé.

« Voici une de mes sœurs, dit la fée, la noble et sage Utilis ; ainsi plus d'embarras. »

Utilis était une vieille fée. On disait que du temps où il n'y avait qu'elle, Industrie, Équité et Modération, ses sœurs, elles avaient présidé à l'âge d'or chez les humains. Le châtelain, en entendant annoncer une seconde fée, s'était élancé au bas du grand escalier avec tant de promptitude, que, grâce à son admirable agilité, il arriva à temps pour donner la main à Utilis, et l'aider à descendre de son imposante monture :

« Seigneur, dit la sage fée en jetant un coup d'œil sur les jardins, qu'est-ce que vous donnez donc à manger à vos pauvres ? est-ce que vous les nourrissez avec des fraises et des ananas ? »

Le seigneur de Beauval baissa la tête ; depuis que Brillantine avait tout changé chez lui, cette pensée ne lui était pas venue.

« Voilà, dit en continuant Utilis, une belle toiture, bien dorée, puisse-t-elle vous préserver de l'orage ! »

Toujours marchant, Utilis critiqua tout ce qu'elle rencontrait : les portes fermaient mal, les meubles ne devaient pas durer, rien enfin ne lui convenait.

Brillantine voyant approcher la vénérable fée, prit les deux petites filles entre ses bras, et les lui présentant avec déférence, elle lui dit de choisir celle qu'elle voulait douer.

Utilis s'assit dans un grand fauteuil, et prenant sans hésiter une des petites filles :

« Voici la mienne, répondit-elle, elle sera laide. »

La pauvre mère étouffa dans ses oreillers un cri de douleur.

« Je doue ma filleule d'une éclatante beauté, » reprit aussitôt Brillantine. La jeune fée s'arrêta encore pour céder la parole à sa doyenne :

« Continuez, lui dit Utilis d'un ton de commandement.

— C'est vous qui l'ordonnez. Émeraude, ainsi se nommera cette chère petite, aura le don de plaire à la première vue ; enfin, pour troisième et dernier présent, je veux que deux fois chaque année, à l'anniversaire de sa naissance et à celui du jour où je fus sauvée par le sire de Beauval... (Ici le châtelain s'inclina et s'apprêtait même à la haranguer, lorsque la fée lui imposa silence d'un geste de la main) à l'anniversaire du jour où je fus sauvée des serres d'une araignée, je veux qu'Émeraude ne puisse faire un mouvement sans qu'il ne tombe autour d'elle les fleurs, les rubans, les parures les plus à la mode. »

La comtesse, émue par la reconnaissance, baisa la main de sa bonne amie Brillantine ; mais combien sa joie maternelle était troublée par l'attente de ce que la sévère Utilis réservait à l'autre pauvre petite !

La vieille fée regarda l'enfant, lui sourit tout en la berçant entre ses bras. La châtelaine espérait...

Brillantine, qui trouvait la cérémonie un peu longue, interpella sa doyenne par un : « Eh bien, ma sœur ? »

— Un instant ; je cherche un nom. Celui que vous avez donné à votre filleule est caractéristique. Je voudrais en donner un qui ait la même qualité. » Utilis réfléchit un moment, puis elle se leva en disant : « Je ne trouve rien de mieux que *Chd-taigne* ! »

— Ah ! grâce ! » s'écria la comtesse en joignant ses mains.

Mais le sire de Beauval, qui croyait voir dans la conduite d'Utilis des preuves de

malveillance, arrêta cet élan de sa femme. « Périsset plutôt l'enfant que d'attirer sur l'illustre maison de Beauvalle courroux d'une fée ! » dit-il. Et se mettant devant le lit, il s'inclina, comme pour protester de sa reconnaissance du nom de Châtaigne... que pourtant il trouvait fort laid.

Utilis, sans paraître remarquer ce manège, continua : « Je doue l'enfant du goût des choses utiles... la nature et l'éducation feront le reste. Quant au troisième don, elle pourra le réclamer le jour où elle entrera dans sa quinzième année. J'aime beaucoup cette enfant ; je vais le lui prouver par mes présents. »

La fée parlait avec un tel accent de vérité, que la châtelaine espérait encore ; se soulevant sur son coude, elle ouvrit de grands yeux pour mieux admirer les présents d'amour d'une puissante fée.

« Voici d'abord, continua Utilis, une quenouille ; le bois en est grossier, mais le lin qui la couvre ne finira jamais. Je me défais ensuite, en faveur de ma petite Châtaigne, d'un vrai trésor. »

Et Utilis, fouillant dans sa poche, en sortit un gros volume relié en maroquin noir, ouvrage prodigieux que les génies des airs, devantant l'intelligence humaine, avaient exécuté à l'aide de l'imprimerie, alors inconnue aux mortels, et où se trouvaient réunis la sagesse de toutes les nations et l'enseignement des choses utiles. A la section de la morale, on lisait en première ligne la Loi et les Prophètes :

— Aime Dieu de tout ton cœur, et ton prochain comme toi-même.

Suivaient ces maximes de différents peuples :

— Reconnais les bienfaits par d'autres bienfaits, et ne te venge jamais par des injures.

— La vertu rend noble.

— Il ne faut pas avoir honte de demander ce qu'on ne sait pas.

— La justice et la bonté sont plus agréables à Dieu que les offrandes.

— Qui donne aux pauvres, prête à Dieu.

— Fais ce que dois, advienne que pourra !

Et beaucoup d'autres encore qui étaient propres à inspirer à une jeune fille la modestie, l'ordre, la patience et l'amour du travail. Quant au savoir, qui pourrait dire tout ce que le livre d'Utilis renfermait d'excellentes recettes, tant pour soigner les terres que les troupeaux, et même les hommes ? C'était un vrai puits de science.

Le comte et la comtesse, qui ne savaient pas lire, virent avec indifférence les premiers caractères d'imprimerie ; ils appréciaient bien mieux les enluminures de leurs missels ! Le chapelain, quoique plus savant qu'eux, trouvait aussi que seulement du noir sur du blanc c'était bien laid, et pour rétablir les choses comme elles lui semblaient devoir être, il se promit de copier sur du beau vélin les sentences du livre, et d'enjoliver chaque lettre, d'or, d'azur et de vermillon.

Pour en revenir à notre baptême, les fées ayant rempli leur tâche, chacune selon son caractère, s'étaient retirées, Brillantine accablée par les caresses et les remerciements de la comtesse, Utilis comblée de marques de respect : on croyait devoir la craindre.

Émeraude, déjà belle comme un amour, fut déposée dans son berceau. Ce superbe meuble, formé d'une seule nacre de perle, était monté en or et enrichi d'émeraudes. Deux génies en or pur, merveilleusement sculptés, semblaient se jouer dans les airs, tant ils étaient artistement suspendus au-dessus de la couche enfantine ; dans les mains de chacun d'eux brillait une couronne de simples fleurs des champs, exécutée avec des pierres précieuses ; de cette couronne s'échappaient des rideaux en gaze d'argent, relevés par des cordons de perles. C'était vraiment éblouissant ; et la petite fille, couchée dans ce berceau, tout entourée de dentelles et de broderies, autres présents de sa marraine, semblait

aux yeux de sa mère être encore plus jolie.

Petit à petit, la dame de Beauval prit son parti sur la différence que le sort avait mis entre ses deux filles, ou plutôt elle oublia qu'elle avait un autre enfant que sa belle et bien-aimée Émeraude. Châtaigne et sa sœur grandirent ainsi : la première, protégée contre le venin de la flatterie par sa laideur et l'indifférence de ses parents ; la seconde, idolâtrée, gâtée à plaisir, séduisant d'abord, n'attachant jamais personne, excepté pourtant sa mère, car le cœur d'une mère est plus fort que la baguette des fées !

A mesure que le temps marchait, le sire de Beauval apprenait à ses dépens à connaître la valeur véritable des présents de Brillantine. On venait, à la vérité, de fort loin pour admirer les magnificences surnaturelles de son château ; les oisifs, de dix lieues à la ronde, se donnaient rendez-vous sous les bosquets de lilas et d'acacias, pour y danser et y chanter des rondes ; les plus grands seigneurs de l'Auvergne lui faisaient demander de ses fruits rares pour leurs femmes qui *étaient prises d'envie* ; mais outre que le bon seigneur eût donné volontiers les fraises et les ananas pour les choux et les haricots que, par dévouement à sa chère bienfaitrice, la comtesse s'obstinait à repousser, c'est que la fée avait si bien changé en bosquets, en grottes, en gazons toujours verts et menus, en allées sablées, les environs de Beauval, que l'on y mourait de faim.

Chaque année, il fallait tirer de l'épargne : tant pour le blé, tant pour l'orge, tant pour le foin ; aussi, bêtes et gens, que, par économie, on mettait à la demi-ration, faisaient triste mine. Ce n'était pas là le plus grand souci du châtelain ; ses belles murailles commençaient à se lézarder, et toute sa comté mise en gage n'aurait pas suffi à payer le bleu turquin et le portor nécessaires pour les réparer. Le sire de Beauval, qui passait jadis pour un rude voisin, était devenu souple comme un gant

depuis la naissance de ses filles ; on l'entendait dire à tous venants :

« Baron ! vous réclamez ce coin de terre, il est à vous. Dieu me garde de suspecter la justice du droit d'un frère d'armes !

— Marquis ! vous prétendez avoir droit de chasser dans cette forêt qui m'appartient ? je vous le dénie ; mais c'est pour avoir le plaisir de vous l'offrir.

— Chevalier ! le péage que vous exigez sur le pont devrait m'appartenir en ma qualité de votre suzerain ; cependant continuez à le percevoir, vous me le revaudrez plus tard. »

Et barons, marquis et chevaliers, de rire de ses manières engageantes. On se disait tout bas que le comte n'était si doux que par la crainte de voir ébrécher ses belles murailles, et faute d'oser exposer ses hommes d'armes, car on savait que des Auvergnats se battraient mal, ayant l'estomac insuffisamment garni d'ananas et de citrons doux.

Chaque année, en dansant seulement une sarabande, Émeraude fournissait à sa mère, à ses filles d'honneur, à ses damoiselles, voire même à ses chambrières, une profusion de modes nouvelles ; mais en vain le châtelain espérait voir arriver quelque objet de prix, capable de remplir le vide que l'achat des provisions faisait journellement dans le trésor. La mode n'adoptait pas les choses solides. Ce n'était donc que plumes, clinquant et oripeaux sans nulle valeur, qui abondaient au castel.

Dans sa tristesse, le bon seigneur fut trop heureux de retrouver la délaissée Châtaigne. A huit ans, la filleule d'Utilis filait comme sa marraine, et lisait couramment dans son gros livre. Elle avait même compris : *Aime Dieu de tout ton cœur et ton prochain comme toi-même*. De sorte qu'au milieu de son enfantillage, elle montrait des saillies de piété, d'obligeance et de dévouement qui la faisaient chérir. A douze ans, Châtaigne obtint un champ qu'elle fit labourer. Le soc de la charrue se promena

où étaient des massifs d'arbustes rares. Ce fut une vraie fête que la moisson de ce petit coin de terre ! La vue des premières gerbes de blé causa plus de joie au sire de Beauval que toutes les superfluités prodiguées par Brillantine.

L'âge charmant où, selon la chanson : *On plaît, on aime, on se marie* ; quinze ans enfin venaient de sonner pour les jumeles. Émeraude était belle, et n'avait qu'à se montrer pour conquérir les cœurs. A la vérité, bien des captifs, le lendemain, secouaient leurs chaînes ; mais qu'importe ? ils étaient remplacés par d'autres ; et ces frivoles succès suffisaient au cœur léger d'Émeraude. La comtesse, qui idolâtrait sa fille, encourageait cette foule d'admirateurs. On avait vendu le merveilleux berceau à un Juif, en quête d'un pareil meuble pour l'impératrice du Mogol, et, avec l'argent que le Juif en avait donné, il restait, le château réparé tant bien que mal, de quoi tenir cour plénière : un bon mariage que ferait Émeraude devait tout payer.

Le duc Jehan d'Argelès, fort grand seigneur, dont les domaines étaient situés aux pieds des Pyrénées, vint en Auvergne, attiré par le renom de la magnificence, un peu décrépite cependant, du château de Beauval, et le renom de la fraîche beauté d'Émeraude. Jeune, beau, riche et puissant ! c'était là justement l'époux que la comtesse rêvait pour sa fille. Tout ce que la mode et l'élégance offrent de ressource et d'adresse dans le but de faire valoir une jolie figure, la comtesse l'employa afin de parer sa fille. Émeraude était éblouissante ; Jehan fut subjugué par le premier coup d'œil. C'était un mercredi, premier jour des Quatre-Temps d'été. Le jeudi, il dansa avec elle au bal. Le vendredi, il lui parla à la chasse. Le samedi, il porta ses couleurs dans un tournoi. Le dimanche, il se disposait à confier son amoureux martyr à la dame de Beauval, en lui demandant secours et allégeance, quand, en descendant le grand escalier pour se rendre à la chapelle, où

déjà les dames entendaient la messe, le malheureux jeune homme s'abandonna trop sur la rampe de cristal, qui se rompit, et, dans sa chute, l'entraîna de plus de trente pieds !

C'était en pareille occasion seulement que l'on pensait à la modeste Châtaigne. Le duc était blessé, on alla la trouver dans la chambre où elle filait avec ses femmes. Bonne et charitable autant que résignée, la jeune fille quitta tout pour voler au secours de l'affligé. En la voyant venir à lui, le duc d'Argelès ne put s'empêcher de la trouver bien laide ; il fallut lui répéter trois fois que c'était la sœur d'Émeraude ; cependant il lui confia sa tête fracassée.

D'une main légère, Châtaigne lava les plaies du duc, posa un appareil et des bandages, comme aurait pu le faire le meilleur mire ; elle l'arrangea dans son lit, prévenant tous les accidents, prévoyant toutes les répugnances ; car, pour Châtaigne, un être souffrant n'était plus un étranger, c'était un frère, un ami qui avait droit à ses veilles, à ses soins. La fièvre survint ; alors Châtaigne ne quitta plus son malade, et fit pour le soulager tout ce que humainement elle pouvait faire ; puis elle s'agenouilla, et pria Dieu de tout son cœur.

Jehan, sauvé de cette première crise, pouvait encore succomber à la langueur ou à l'ennui. Pour éviter ce malheur, la jeune fille le laissait rarement seul ; elle causait avec lui, ou lui lisait à haute voix les plus beaux passages du livre d'Utilis.

Dans cette intimité, Jehan remarquait moins chaque jour la laideur de Châtaigne ; chaque jour aussi la jeune fille trouvait un nouvel intérêt à regarder ce visage qui n'était plus défiguré par l'enflure et les contusions. Pendant ce temps, Émeraude dansait. Un admirateur *emplâtré* ne lui convenait guère. La comtesse, qui voulait le mariage, la forçait bien à quelques démonstrations polies ; mais c'était peine perdue ! Jehan n'aimait plus Émeraude. Les yeux des malheureux et des malades dé-

urent l'indifférence au plus profond des cœurs !

Un jour que Châtaigne disposait les grains d'une grenade mûre pour rafraîchir les lèvres de son malade, le duc d'Argelès, admirant sa touchante sollicitude, lui dit : « Généreuse Châtaigne, que vous méritez bien votre nom ! Un peu brune d'écorce, mais blanche de cœur, et surtout utile et douce aux riches comme aux pauvres. »

Jéhan croyait être aimable en parlant ainsi. Cependant il venait de réveiller chez la pauvre fille le souvenir de sa figure. En se laissant aller à aimer le duc un peu plus que d'amitié, Châtaigne avait oublié qu'elle était laide et ne pouvait plaire. ... La jeunesse ne croit pas au malheur.

Ren'rée dans son appartement, Châtaigne pleura : « Je l'aime, se dit-elle, et je ne puis penser qu'il me désire pour femme. Cependant, s'il est grand seigneur, je suis noble dame. S'il est brave et spirituel, je suis douce, économe et sage ! mais il est beau, et je suis laide... Ah ! ma marraine ! ma marraine ! »

Châtaigne s'arrêta tout à coup. Pourquoi gémir ? ne lui reste-t-il pas un don à réclamer ! n'a-t-elle pas quinze ans ! Elle va demander à Utilis la beauté, une beauté enchanteresse, et demain... A cette pensée, le feu monta au visage de la jeune fille ; elle est honteuse de tant faire pour avoir un mari.

Afin de rafraîchir son esprit, Châtaigne s'approchait de sa fenêtre... Un triste et lugubre spectacle attire son attention.

Depuis longtemps une horrible misère désolait les hameaux environnant Beauval, où la disette s'était déjà fait sentir ; mais depuis que la foule abondait au château, depuis que tout y retentissait du bruit assourdissant des fêtes, c'était la famine qui désolait ce malheureux pays. Ce que voyait Châtaigne, c'étaient de longues processions d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, escortant le cercueil de

leur pasteur, mort le premier, de faim, au milieu de ces mourants, qui venaient avec cris, larmes et menaces, demander du pain à leur seigneur.

Jamais plaintes plus déchirantes n'étaient parties de la terre pour monter au ciel.

Châtaigne en fut émue jusqu'au fond de l'âme ; mais quand elle vit que, faute de meilleures raisons, les hommes d'armes allaient repousser ces pauvres gens à coups de pique, elle oublia ses vœux d'amour, ses songes de bonheur, et s'élançant sur le rempart entre les soldats et les paysans :

« Ah ! ma marraine ! s'écria-t-elle en levant les bras au ciel, vous me devez un troisième don. Un instant j'ai désiré être belle, mais accordez-moi que la moisson de mon petit champ devienne suffisante pour rassasier tant de malheureux !

— Moissonne ! » répondit une voix qui éclata tout à coup au milieu du plus profond silence.

Châtaigne ne douta pas que sa marraine ne l'eût exaucée. Prenant une faucille, elle marcha la première vers son champ ; la foule l'y suivit.

On se mit à l'ouvrage. Beaucoup doutaient que deux journaux de terre pussent suffire à la subsistance de quatre villages ; mais les premiers épis qui furent coupés ayant produit chacun une gerbe, ce furent des transports de joie, des élans de reconnaissance qui allèrent jusqu'au délire ; Châtaigne ne voyait plus autour d'elle que des visages heureux.

« Mon Dieu ! dit-elle avec effusion, j'ai renoncé à être belle, mais le souvenir de cette journée me tiendra lieu d'hymen et d'amour ! Mon Dieu ! je me consacre à vous ; daignez bénir mon sacrifice ! »

Cependant, il ne devait pas en être ainsi. Le duc d'Argelès, lorsqu'il apprit la noble action de Châtaigne, s'écria : « Cette femme est à mes yeux la plus belle femme du monde, et si j'étais assez heureux pour qu'elle daignât m'accepter comme époux,

j'en serais plus fier que d'être le mari de Cythérée !

Cen'était point une gasconnade que cette phrase, quoique Jéhan la prononçât avec un certain accent méridional. Huit jours après la moisson, Châtaigne était fiancée au duc, qui, bientôt après, l'emmena avec toute sa famille dans son duché d'Argelès, où ils vécurent heureux, et eurent un grand nombre d'enfants, qu'Utilis protégea, parce

qu'ils ressemblaient de cœur à leur mère.

Quant à Émeraude, elle resta fille. La beauté et le don de plaire ne résistèrent pas à la vieillesse ; mais elle continua toujours à faire pleuvoir autour d'elle, deux fois par an, les modes nouvelles ; ce qui, grâce à son obstination à les porter, la rendit, pendant les longues années qu'elle vécut, complètement ridicule.

Feu M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

MÉLANGES.

GROTTE D'ARCY.

Je me trouvais depuis quelques semaines dans le département de l'Yonne lorsqu'on me proposa de me joindre à une caravane qui se disposait à pénétrer dans les grottes d'Arcy, que leur situation dans le flanc des montagnes qui bordent la Cure, entre les villages d'Arcy et de Saint-Alori, mettait tout à fait à ma portée, puisque j'habitais le premier de ces deux villages.

Parmi ces cavités naturelles creusées au milieu des roches calcaires, très-connues dans cette partie de la Bourgogne, la plus belle, et par conséquent celle qui est en possession d'attirer les visites des curieux, a reçu je ne sais pourquoi le nom de *Grotte des Fées*. Son étendue est de plus de six cents mètres, depuis la porte jusqu'au *Trou du Renard*. Là s'arrêtent forcément les visiteurs les plus intrépides, car un homme ne parviendrait pas, même en rampant, à franchir cette limite naturelle, non-seulement parce que le trou est très-étroit, mais encore parce que ses parois sont hérissées de cristallisations dont les pointes aiguës pourraient faire des blessures assez sérieuses.

Le jour où m'arriva cette invitation de visiter les grottes, j'acceptai avec d'autant plus d'empressement qu'il faisait une de ces magnifiques chaleurs de l'été dernier. La température souterraine dont j'allais jouir pendant trois heures, car la promenade des grottes ne dure pas moins, n'était-elle pas une bonne fortune ? Et puis parmi les curieux se trouvaient sept ou huit dames, et je me promettais bien quelque plaisir à entendre leurs exclamations d'étonnement, d'admiration et même de crainte, que ce spectacle, aussi intéressant qu'inattendu, devait nécessairement leur arracher.

L'entrée de la grotte est placée à six mètres environ au-dessus des eaux ordinaires de la Cure, à quinze mètres de la rive. Un énorme bloc de rocher, dont la partie inférieure est taillée en voûte, s'appuie de chaque côté un peu irrégulièrement sur deux autres blocs qui lui servent de support. Le tout forme une espèce de péristyle et sert de salle d'attente aux voyageurs qui se disposent à visiter les grottes. C'est là aussi qu'ils prennent d'ordinaire

les petits arrangements indispensables à leur excursion souterraine. Les dames y déposent leur chapeau, et mettent pardessus leur chaussure délicate de gros souliers qui doivent les préserver de la boue, et surtout de l'eau, car dans plusieurs endroits elle coule à fleur du sol. Tout le monde se couvre la tête d'un mouchoir noué sous le menton pour se la garantir des gouttes passablement froides qui se détachent de la voûte en perles éblouissantes; enfin, on prend là une foule de petits soins lesquels, s'ils ne révèlent pas des âmes bien aguerries, prouvent au moins un louable désir de conservation. Pendant ce temps, le guide s'occupait à entourer de papier le bas de chacune des chandelles qu'il devait distribuer aux visiteurs. Le brave homme répondait aussi de son mieux aux interrogations sans nombre et sans suite qui lui étaient adressées. « Fait-il tout à fait sombre là dedans? — Y a-t-on bien froid? — Glisse-t-on souvent? » A cette dernière question le gardien ne répondit qu'en conseillant aux dames de s'appuyer fortement sur le bras de leurs cavaliers; puis il ouvrit une porte grossière placée au fond de cette salle d'attente, nous salua, et s'avança, sa lumière à la main, dans une galerie étroite et fort basse, en donnant cet avertissement qui paraît stéréotypé sur ses lèvres : « Messieurs, mesdames, prenez soin de vos têtes et regardez à vos pieds. »

Nous avançons lentement et avec précaution, en ayant soin d'éclairer l'endroit où nous devons poser les pieds, car l'obscurité nous semblait si profonde que nous ne pouvions dans le premier moment rien distinguer autour de nous; mais, peu à peu, nos yeux s'habituerent à cette faible clarté, et le gardien ayant crié à haute voix que nous pouvions nous redresser, nous vîmes, en effet, que la voûte s'élevait brusquement à plusieurs mètres; plus loin, elle s'abaissait de nouveau, pour se relever encore; quelquefois, au contraire, c'était le sol qui descendait, tantôt par une

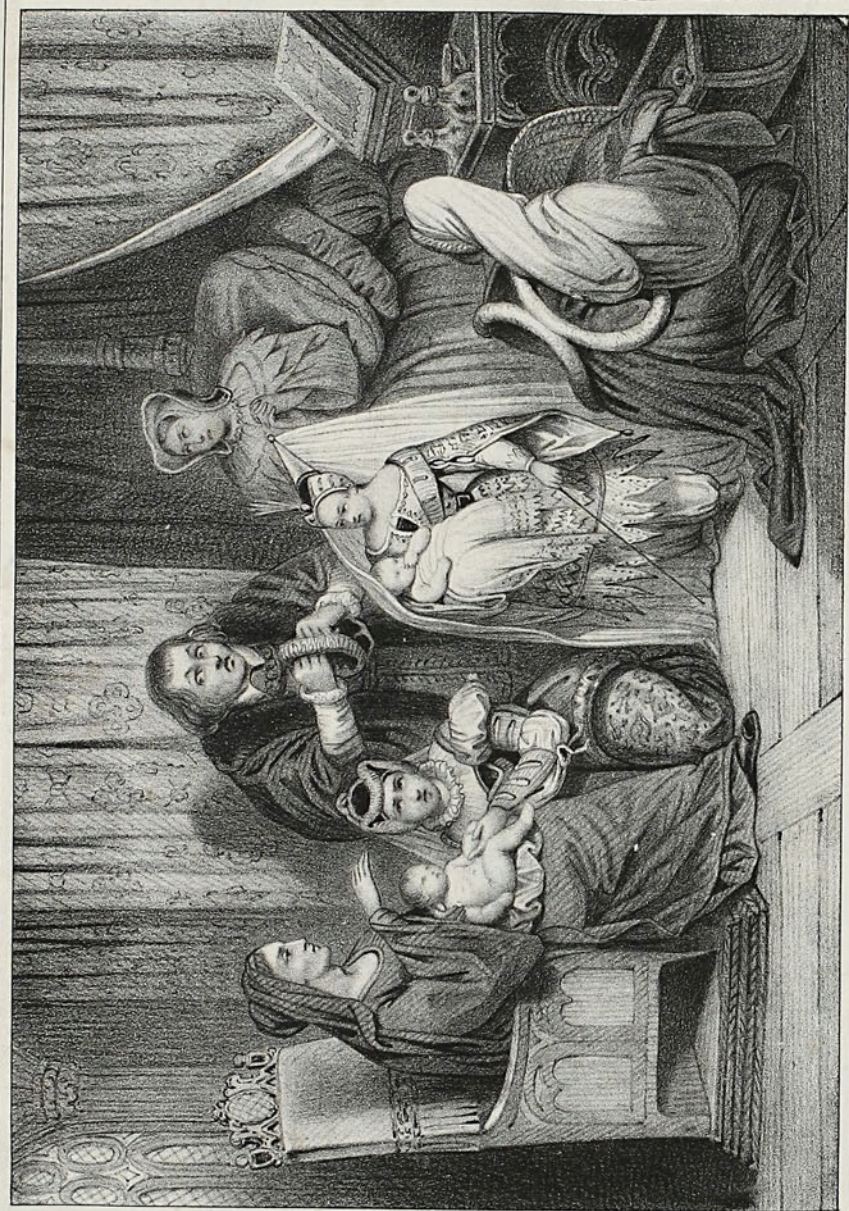
pente douce ou rapide, ou s'élevait tantôt insensible ou difficile à gravir. Les parois latérales ondulaient aussi dans un autre sens, elles se resserraient en formant d'étroites galeries, ou s'écartaient en laissant entre elles des espaces assez vastes pour contenir de trois cents à cinq cents personnes. Les bizarres et splendides décors de ces magnifiques salons sont si variés et changent si souvent d'aspects et de formes, qu'ils tiennent constamment éveillés l'admiration et l'intérêt. Ces ornements sont le plus souvent des colonnes placées çà et là d'une manière irrégulière, mais charmante; quelquefois elles sont assemblées en groupes, et forment des piliers dont la hardiesse et l'élévation rappellent assez les monuments gothiques; parfois elles s'élancent en colonnettes minces et légères, si finement découpées, d'un travail si merveilleux de délicatesse et de fantaisie, que l'œil charmé croit contempler quelque œuvre de la renaissance; parfois elles sont isolées, et de blanches pyramides dont la base est attachée à la voûte sont disposées autour de la partie supérieure de ces colonnes et leur servent de chapiteaux; toutes ces pyramides ont la pointe tournée vers le sol, et tiennent suspendues une goutte d'eau limpide et brillante, ce qui, reflétant les lumières, donne à cette sombre voûte l'aspect d'un ciel étoilé.

Les bases des colonnes sont faites de masses informes de la même matière blanche qui compose les ornements, et n'est autre chose que du carbonate de chaux, c'est-à-dire la substance qui constitue toutes les roches calcaires. Ces masses sont surmontées d'innombrables pointements, de formes et de hauteurs variées, placés précisément dans la verticale qui descend du sommet des petites pyramides de la voûte. Ces cristallisations, lorsqu'elles sont attachées à la voûte, se nomment stalactites, et stalagmites lorsqu'elles s'élèvent du sol.

Pendant que les visiteurs s'occupaient à

ot
is
e
-
at
-
s.
es
-
ls
-
le
là
e;
-
-
es
-
s,
-
e
e
at
la
es
-
s
s
e
at
e
e
-
st
t,
-
at
e,
s
d
a
at
-
t
à

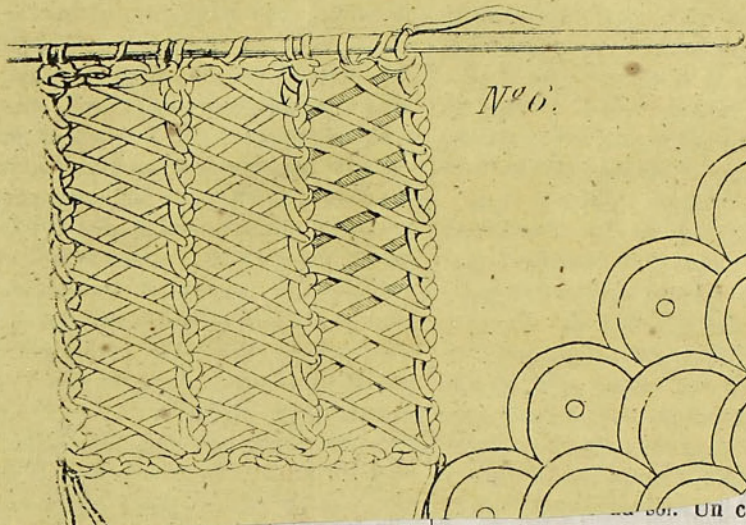
Les Jumelles



2^{de} des Demoiselles à l'annonce
Je donne l'enfant du goût des choses utiles, la nature et l'éducation feront le reste.
 S'achète d'après Julien
 Imp. Lemercier Paris



QUE



l'eau s'évapore, et le calcaire que contenait cette eau évaporée, se dépose autour de la petite ouverture par laquelle elle est sortie, et forme une couche légère qui devient la base de la stalactite. Quand la goutte d'eau est arrivée à une certaine grosseur, elle tombe verticalement sur le sol, et là le même phénomène se reproduit, c'est-à-dire qu'une partie de l'eau s'évapore, dépose son calcaire et forme la base de la stalagmite. Maintenant, supposez cette opération renouvelée pendant des siècles, et vous comprendrez comment, par l'accumulation de ces couches imperceptibles, se forment ces masses colossales que nous avons devant nous. »

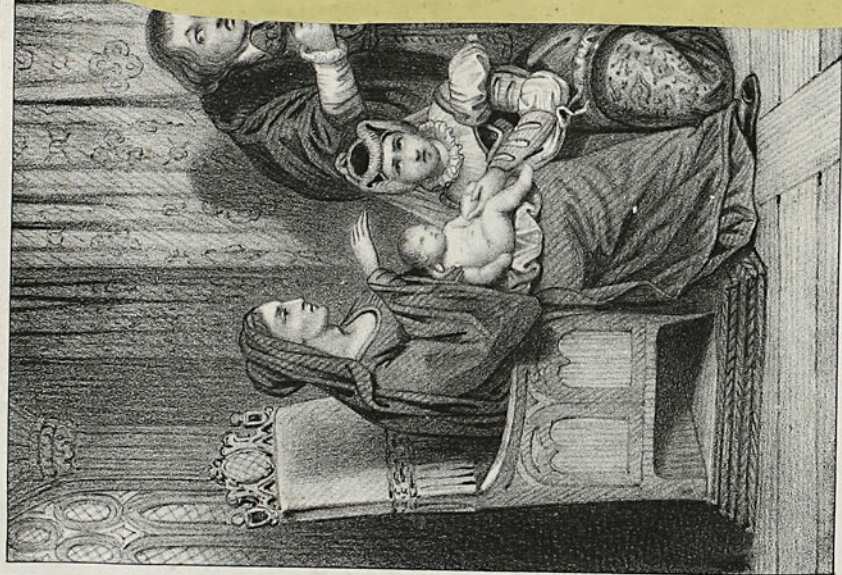
Nous étions alors dans cette partie des grottes appelée *Salle Notre-Dame*; tout le monde s'était groupé autour de la stalagmite que je venais d'indiquer, et que le gardien désignait sous le nom de *Curé des grottes*.

Le nom était vraiment bien trouvé! Cette stalagmite ressemblait parfaitement

ment nous échappa lorsque nous nous aperçûmes que dans cet endroit la voûte s'élevait à perte de vue.

Cependant nous recommençâmes à marcher pour rejoindre le guide, et le hasard nous ayant fait rester en arrière, ma compagne et moi, nous pûmes jouir du spectacle fantastique que présentèrent bientôt à nos regards les visiteurs gravissant avec beaucoup de peine l'étroit défilé qui serpentait à travers les roches. Tantôt ils s'assemblaient deux ou trois pour examiner quelque objet curieux ou pour s'entraider à monter; parfois, au contraire, ils marchaient isolés et semblaient glisser lentement comme des ombres solitaires. Les petites lumières que tous portaient à la main se jouaient en reflets bizarres au milieu de l'obscurité. C'était une scène en même temps sombre et magnifique, dont nul pinceau ne pourra jamais égaler la beauté.

Après avoir monté pendant plusieurs minutes, le passage que nous suivions de-



3^{es} des Demeiselles 13 ans
Je donne l'enfant du goût des chaises

examiner les formes étranges et fantastiques qu'affectent ces cristallisations et à les comparer à des objets connus, le gardien appelait notre attention sur quelques-unes dont l'imitation est si parfaite qu'elles ne semblaient pas dues au hasard, entre autres une tête de veau et les deux jambes de devant d'un cheval.

« Ces stalactites, dis-je à la dame à laquelle j'avais l'honneur de donner le bras, sont de la pierre, et cette pierre est de la même nature que les roches qui nous environnent. C'est au travers de leurs nombreuses fissures que s'infiltre l'eau que vous voyez tomber goutte à goutte de plusieurs points de la voûte. Or, cette eau contenant une certaine quantité d'acide carbonique, a la propriété de dissoudre, en s'infiltrant ainsi à travers les fentes, une partie de calcaire qu'elle apporte en dissolution et en suspension; arrivée au bas de la fissure et mise en contact avec l'atmosphère, une portion de la goutte d'eau s'évapore, et le calcaire que contenait cette eau évaporée, se dépose autour de la petite ouverture par laquelle elle est sortie, et forme une couche légère qui devient la base de la stalactite. Quand la goutte d'eau est arrivée à une certaine grosseur, elle tombe verticalement sur le sol, et là le même phénomène se reproduit, c'est-à-dire qu'une partie de l'eau s'évapore, dépose son calcaire et forme la base de la stalagmite. Maintenant, supposez cette opération renouvelée pendant des siècles, et vous comprendrez comment, par l'accumulation de ces couches imperceptibles, se forment ces masses colossales que nous avons devant nous. »

Nous étions alors dans cette partie des grottes appelée *Salle Notre-Dame*; tout le monde s'était groupé autour de la stalagmite que je venais d'indiquer, et que le gardien désignait sous le nom de *Curé des grottes*.

Le nom était vraiment bien trouvé! Cette stalagmite ressemblait parfaitement

à un moine debout, ayant son capuchon un peu rabattu sur le visage : on eût dit que le ciseau d'un sculpteur avait ébauché cette statue. Sous les longs plis de pierre de la robe du moine, l'œil croyait voir les formes modelées de ce corps immense. Le gardien s'étant rapproché d'une des parois, se plaça dans un renfoncement et nous dit : « Messieurs, venez voir le confessionnal du moine. » Nous y allâmes, et chacun convint que ce petit réduit ressemblait assez à un confessionnal du moyen âge.

De là le gardien continua de marcher en éclairant vers ce que nous prenions pour l'extrémité de la grotte; puis il disparut tout à coup derrière des blocs de pierres et de cristallisations amoncelées qui paraissaient réellement la fermer de ce côté. Mais, à notre grand étonnement, nous vîmes bientôt reparaitre sa lumière au milieu de ces masses, et lui-même se montra à une hauteur d'environ douze pieds au-dessus du sol. Un cri d'étonnement nous échappa lorsque nous nous aperçûmes que dans cet endroit la voûte s'élevait à perte de vue.

Cependant nous recommençâmes à marcher pour rejoindre le guide, et le hasard nous ayant fait rester en arrière, ma compagne et moi, nous pûmes jouir du spectacle fantastique que présentèrent bientôt à nos regards les visiteurs gravissant avec beaucoup de peine l'étroit défilé qui serpentait à travers les roches. Tantôt ils s'assemblaient deux ou trois pour examiner quelque objet curieux ou pour s'entraider à monter; parfois, au contraire, ils marchaient isolés et semblaient glisser lentement comme des ombres solitaires. Les petites lumières que tous portaient à la main se jouaient en reflets bizarres au milieu de l'obscurité. C'était une scène en même temps sombre et magnifique, dont nul pinceau ne pourra jamais égaler la beauté.

Après avoir monté pendant plusieurs minutes, le passage que nous suivions de-

vint encore plus resserré ; un autre, d'une égale largeur, semblait marcher dans le même sens, la société se divisa ; et comme ces deux passages avaient en effet une issue commune, nous nous rejoignîmes à peu de distance. Dans cet endroit, la nature du sol que nous foulions me fit penser qu'un éboulement y avait eu lieu, et qu'un immense fragment s'étant détaché de la voûte, avait formé ces deux défilés. J'examinai cette voûte avec attention, et les anfractuosités que j'y remarquai me prouvèrent que j'avais deviné juste.

En communiquant ma remarque à mon intelligente compagne, j'ajoutai que cet éboulement devait dater d'une époque bien éloignée de nous, puisque autour d'un grand nombre de ces blocs tombés sur le sol se trouvaient de grandes cristallisations formées certainement depuis qu'ils occupent leur place actuelle. « Ce qui rend ce fait incontestable, lui dis-je, c'est que ces blocs sont déjà liés par des stalagmites. »

Ces mots si vagues d'époque *très-éloignée* de nous l'avaient frappée. Elle me demanda s'il ne me serait pas possible d'être un peu plus précis.

Ce désir était fort difficile à satisfaire, parce que la nature n'a pas eu là d'historien chargé de nous transmettre la date exacte de chacune de ses révolutions.

Cependant, comme il fallait me tirer de cet embarras de quelque manière que ce fût, j'essayai de détourner l'attention de ma curieuse compagne, afin que ma science ne lui parût pas trop en défaut.

« Madame, lui dis-je en souriant, cet événement est éloigné de nous par des siècles, c'est tout ce que je puis lire sur ces décombres amoncelés ; et peut-être sa date est-elle antérieure à celle où des tigres habitaient cette grotte.

— Des tigres en France ! au milieu de la Bourgogne ! s'écria cette dame. Expliquez-moi ce fait, monsieur, je vous prie ; à moins, cependant, que les animaux dont

vous me parlez n'aient été amenés ici dans de bonnes cages de fer.

— Point du tout, répondis-je ; ces bêtes féroces vivaient alors en France aussi libres que vous et moi ; mais le climat de cette partie du monde était alors bien différent de ce qu'il est aujourd'hui, et probablement le même que celui des contrées qu'ils habitent à présent. Au reste, douter de ce que j'avance sur leur présence dans ces grottes, serait tout simplement douter des sciences naturelles ; ce sont elles qui le disent, et mieux encore, qui le prouvent. A l'entrée du cabinet de minéralogie et de géologie du jardin des Plantes de Paris, on voit une énorme pierre calcaire, formée par des couches de terrains de sédiments, qui vient d'ici. Cette pierre contient des fossiles, c'est-à-dire des ossements appartenant à quatre espèces différentes d'animaux, de tigres vieux et jeunes, de cheval, de bœuf, et ceux d'une race de cerf complètement éteinte aujourd'hui. »

En causant ainsi, nous étions parvenus au bas d'un nouveau défilé, et le gardien invita les visiteurs à pénétrer dans une excavation du rocher pour y voir une fontaine. Nous y allâmes, et convinmes que cette grotte cachée au fond de ces souterrains eût fait un délicieux ornement dans un des beaux jardins de Paris ou de Londres ; mais comme nous avions déjà vu tant et de si curieuses choses, nous ne nous arrêtâmes là que le temps nécessaire pour goûter l'excellente eau qui s'échappait de la source. Nous continuâmes notre chemin en jetant à la hâte quelques regards sur les formes toujours variées et quelquefois étranges qui se présentaient devant nous ; nous n'accordâmes même au précipice près duquel nous passâmes en quittant la fontaine qu'un examen de quelques minutes, chacun se contentant de se pencher un peu sur le bord de l'abîme, s'en écartant bien vite avec l'expression de l'effroi.

Dans cet instant, le guide appela toute notre attention par les sons qu'il produisit

en frappant avec une grosse clef sur l'une des parois de la grotte : « Ceci, nous dit-il, s'appelle l'orgue. » Cette fois encore le nom était assez bien appliqué ; une quantité de colonnettes de grandeur décroissante donnait aux cristallisations, par la manière dont elles étaient groupées, l'apparence d'un buffet d'orgue, qui, dans le lieu où il se trouvait (cette pièce porte le nom de *Salle de Bal*), semblait destiné à tenir lieu d'orchestre. Cette salle est ovale, et les parois y ont plus de régularité que partout ailleurs ; le sol, parfaitement uni, permettrait d'y danser sans fatigue. Quelques-uns des visiteurs tirèrent plusieurs coups de pistolet, et chacun d'eux produisit une détonation aussi forte que celle d'un canon de 4 tiré en plein air. Une dame et un monsieur chantèrent un duo, et l'augmentation des sons résultant de la grande densité de l'air en rendit l'effet très-remarquable. De là, nous pénétrâmes avec bien de la peine jusqu'à la *Salle des Chauves-Souris* ; car la voûte, qui s'était abaissée considérablement, se trouvait, dans cette partie de la grotte, armée de stalactites nombreuses dont les pointes arrivaient jusqu'à nous. A côté du passage que nous suivions coulait un ruisseau dont le murmure charmait notre oreille. Ce salon, plus petit que le précédent, a pour plafond une énorme dalle à laquelle on voit suspendues des milliers de chauves-souris. Près de la galerie conduisant de cette pièce à la suivante, qui est la dernière, on trouve une sorte d'autel ; le gardien, s'y arrêta, et nous désigna ce lieu sous le nom de *Chapelle juive*.

Nous étions alors parvenus à la dernière salle, qui ne présente rien de remarquable que le sol ; il est inégal, ondulé, et ces ondulations, qui imitent très-bien les flots de la mer, lui ont fait donner le nom de *Salle des Vagues* ; pour ajouter à l'illusion, des

bruits confus, provenant sans doute de quelque cascade souterraine et répétés par les échos, rappellent assez bien le mugissement éloigné de l'Océan.

Tout le monde se sentant fatigué, nous nous assîmes près du *Trou du Renard*, qui, je le répète, est infranchissable ; nous employâmes ces instants de repos à lire les noms inscrits en grand nombre sur les pierres dont nous étions entourés : ces registres de nouvelle espèce attestent que bien des curieux ont déjà visité ces grottes. Enfin nous reprîmes le chemin que nous venions de suivre avec un intérêt si bien soutenu ; mais cette fois, arrivés à la salle de bal, nous tournâmes brusquement à droite et nous nous trouvâmes dans un salon oublié à dessein par le guide : c'est le *Salon du Lac*, ainsi nommé parce qu'il est occupé presque en totalité par une nappe d'eau que nous ne découvrîmes que lorsque notre cicérone, nous ayant placés sur les bords et échelonnés de distance en distance, nous vîmes toutes nos lumières se réfléchir sur cette belle glace qu'aucun souffle ne venait rider, ce qui faisait de cette dernière scène un tableau digne du reste ; aussi s'éleva-t-il parmi nous un véritable concert d'admiration.

Enfin, après une longue marche pénible, nous découvrîmes au loin une lumière faible et bleuâtre pointer à l'entrée des grottes ; alors un cri de joie et de soulagement se fit entendre, et nous nous écriâmes tous en même temps : « Voilà la lumière du jour !... » Cette lumière si faible d'abord ne tarda pas à devenir plus intense, et bientôt nous nous retrouvâmes sur les bords de la Cure, qui, dans cet endroit, ont un aspect sauvage mais délicieux.

J. A. COUCEIRO.

LA GOUTTE DE ROSÉE.

Une goutte de rosée
Au calice de la fleur
Par l'aurore déposée,
Y scintille avec splendeur.
Le soleil qui s'y reflète
Y dessine l'arc-en-ciel,
Et la fleur svelte et coquette
Brille au rayon immortel.

Quelle perle est aussi pure,
A tant d'éclat pour nos yeux,
Que ce joyau de nature
Fragile, mais radieux ?
Perle d'eau, qui, vacillante,
De sa vie a la valeur,
Et que la nuit bienfaisante
Met sur le front de la fleur !

M^{lle} LOUISA STAPPAERTS.

(*Les Pdquerettes, impressions de nature.*)

REVUE DES THÉÂTRES.

Reprise d'*Aline, reine de Golconde*, paroles de Vial et Favières, musique de Berton.

La scène est à Golconde.

Le théâtre représente un palais indien; à droite l'appartement de la reine, à gauche un trône.

Une jeune Française avait été jetée par un naufrage sur les côtes de Golconde, puis vendue au sultan Akebar. Le sultan,

séduit par la beauté, par les vertus de son esclave, l'aima et lui proposa de partager son trône. La jeune fille osa lui avouer qu'elle aimait un de ses compatriotes. Akebar, ne pouvant en faire son épouse, en fit son amie, écouta ses conseils, suivit ses leçons, et, prêt à mourir, il crut assurer le bonheur de ses sujets en l'épousant et en la proclamant l'héritière de sa couronne. Le sultan mort, tout prit une face

nouvelle; la reine, à la fois douce et impérieuse, sensible et gaie, a enseigné aux Golcondais à triompher dans la guerre, à être heureux dans la paix... mais elle s'est fait des ennemis: c'est Sigiskar, le premier ministre, ce sont les aghas, les cadis, les receveurs des impôts supprimés. « Il faut, il faut quitter Golconde, dit l'un; le peuple rit, tout est perdu. — Il faut, il faut quitter Golconde, dit l'autre; plus de procès, tout est perdu. — Il faut, il faut quitter Golconde, reprend un troisième; les femmes libres... tout est perdu. » Ces grands personnages arrivent au palais, suivis de tous les mécontents, ils viennent présenter leurs doléances à la reine.

Usbeck, l'intendant des menus plaisirs, a tout entendu. Apercevant Osmin, le chef des gardes, qui cause avec Zélie, la première dame du palais, il leur fait signe d'approcher. « La reine vous a tous deux comblés de bienfaits, leur dit-il, veillez sur elle. On conspire contre son trône, et peut-être contre sa vie. — Quels sont les traîtres? demande Osmin mettant la main sur la poignée de son sabre. — Je te les désignerai; que la reine ignore tout. » Zélie tremble pour sa maîtresse; mais elle promet le secret.

La reine entre suivie des mécontents. « Cessez de me parler au nom de l'intérêt général, leur dit-elle, c'est votre intérêt seul qui vous touche. J'ai donné la victoire et la paix à mes sujets, j'ai poli les mœurs, aboli les impôts, adouci les lois, créé les beaux-arts; mon peuple est heureux, que lui faut-il de plus?... J'ai réformé les sérails, il est vrai, eh bien, messieurs, pour plaire, il vous faudra vous donner la peine d'être aimables... Je vous préviens que vos plaintes sont inutiles et que désormais je ne les souffrirai plus! » Les aghas et les cadis s'éloignent en entourant Sigiskar, qui murmure « vengeance! »

La reine donne l'ordre à Osmin de veiller à la porte de son appartement, et de ne

laisser entrer qu'Usbeck. Restée seule avec Zélie, elle se félicite de pouvoir se confier à une amie. « Depuis six ans éloignée de mon pays, dit-elle, j'ai vainement cherché un cœur qui pût partager et adoucir les peines du mien... Il y a peu de temps que tu es arrivée de France, je t'ai vue, et tu as obtenu ma confiance. — Je ferai tout pour m'en rendre digne, madame; mais vous me parlez de peines, quand vous êtes au comble de la gloire et de la puissance. — Ce n'est pas le bonheur! — Qui peut troubler le vôtre? — Tu vas tout savoir. » Elle parle bas à Osmin; il entre dans l'appartement de la reine, et revient suivi de deux noirs portant une cassette. La reine remet une clef à Zélie et lui dit : « Ouvrez! » La première chose qui frappe les regards de la jeune Française, c'est un costume de Provençale. « O mon pays! s'écrie-t-elle baisant le costume. Puis apercevant un portrait : « Ah! le beau jeune homme! cet air, cet uniforme, c'est un Français! » La reine, prenant la main de Zélie, la conduit près du trône, fait un signe à Osmin, qui presse un bouton, le fond du trône disparaît, laisse apercevoir une galerie souterraine, Zélie regarde avec avidité et s'écrie : « Les bords de la Durance! des oliviers! un pâtre provençal qui traverse le pont! je vois... — L'image du hameau où j'ai reçu le jour, dit la reine. Je l'ai fait construire dans une partie solitaire de mes jardins, une garde fidèle en interdit l'entrée aux profanes. Usbeck, quelques dames et quelques officiers de ma cour, ont seuls la permission d'y pénétrer; des Golcondais formés au langage et aux mœurs européens, me retracent les habitants de la Provence... c'est là que j'aime à m'entourer d'heureux souvenirs... — Mais, madame, le beau jeune homme? — Écoute. J'avais quinze ans, j'étais une simple laitière, je me nommait Aline; alors, non loin de mon village, demeurait un beau jeune homme, d'une haute naissance, il se nommait Saint-Phar, il avait vingt ans :

nous nous aimions... ses parents ne pouvant consentir à nous unir, l'éloignèrent de France, et moi, dans ma douleur, je m'embarquai pour fuir les lieux qui me rappelaient mon amour. Je fis naufrage sur ces bords, où le destin m'a fait reine... mais où je ne peux rien oublier... » Usbeck paraît. « Madame, dit-il, un ambassadeur français vient d'arriver à Golconde, il demande à vous être présenté. — Osmin ! ordonne la reine, allez le recevoir, et qu'on lui rende les plus grands honneurs. Vous, Usbeck, savez-vous le motif qui conduit cet envoyé sur nos bords ? — Il est chargé de proposer à Votre Majesté un traité d'alliance. — Usbeck ! ajoute Aline avec enthousiasme ; que votre palais lui serve d'asile ainsi qu'à ceux qui l'accompagnent ; qu'ils soient salués par l'artillerie du port et de la citadelle ; qu'on pavoise les minarets et les mosquées, bals, spectacles, banquets, prodiguez tout aujourd'hui. Honorer les Français, c'est rendre à votre reine le plus flatteur hommage.

— L'ambassadeur Saint-Phar suit mes pas, dit Osmin. — Saint-Phar ! répète Aline ; si c'était lui ! Saint-Phar près de moi ! » Elle baisse son voile, et soutenue par Zélie, elle monte sur son trône.

Un cortège composé de Golcondais, de seigneurs, de saphis et de bayadères, précède l'ambassadeur en chantant l'éloge des Français ; lorsqu'il paraît, Aline soulève un peu son voile et montre la plus vive émotion. Saint-Phar lui adresse un discours. Aline pendant ce temps parle bas à Usbeck, qui répond pour la reine, et le cortège reconduit en triomphe l'ambassadeur, au son d'une musique brillante et du canon de la citadelle.

« L'instant s'approche, dit Sigiskar aux conjurés, de la prudence ! — De la prudence ! dit de son côté Usbeck à Osmin et à Zélie. — Pendant le festin, ordonne la reine à l'intendant des menus plaisirs, qu'un breuvage endorme ce Français, et transportez-le, dans le hameau provençal. »

Le théâtre représente un hameau qui se perd sous des arbres. — Au fond, une rivière sur laquelle est un pont rustique. — A droite un tertre recouvert de gazon, ombragé de rosiers et de jasmins. — A gauche un banc.

Osmin est en paysan provençal. Il indique à quatre noirs le banc du jardin ; les noirs s'enfoncent sous les arbres. Une troupe de soldats golcondais s'avance, il leur indique le village, ils s'y rendent. Zélie vient en paysanne, suivie de Golcondais et de soldats golcondais déguisés en paysans ; ils s'exercent à parler, à danser, à chanter, à saluer à la française. Usbeck s'avance. « Mes amis, leur dit-il, Saint-Phar s'est éveillé, il s'approche, retirez-vous !... » Tous s'éloignent par différents côtés.

Saint-Phar croit rêver. Il reconnaît le hameau, la chaumière d'Aline ; (un berger traverse le pont en jouant du galoubet et du tambourin) il reconnaît un air provençal. Il entend chanter... c'est la voix d'Aline. La laitière entre en continuant son air... c'est elle ! Saint-Phar reste immobile, craignant qu'un geste ne fasse disparaître cette vision... « Bonjour, Saint-Phar ! » lui dit Aline. Comme il la regarde d'un air effaré : « Vous êtes fâché, lui dit-elle : qu'est-ce qu'Aline vous a fait ? Donnez-moi votre main ! — Ce n'est point un songe ! s'écrie-t-il. Ah ! qui que tu sois, enchanteresse... — Fi ! monsieur, pour quoi me donner ce vilain nom ? Vous voyez cet anneau que je vous ai donné hier, vous devez en avoir l'autre moitié. — La voilà, dit vivement Saint-Phar ; elle ne m'a jamais quitté. — Vous voyez cet arbre où nos deux chiffres sont réunis. — Oui, je me le rappelle. — Eh bien, monsieur, je vais vous rendre l'un et effacer l'autre. — Arrête !... Mais... ce matin... j'étais à Golconde... — Golconde ! dame ! je ne sais pas ; je ne connais que la ville voisine. Et qu'est-ce que vous avez été faire là, monsieur ? — Mais, depuis quatre ans les mers que j'ai parcourues, les combats que j'ai

soutenus, la mission dont je suis chargé...
— Oh! bon Dieu! je vois ce que c'est.
Votre vilain gouverneur, avec ses gros
livres, vous aura fait perdre la tête. —
Aline! c'est toi! s'écrie Saint-Phar dans le
plus grand trouble; mais où suis-je? »

On entend le son du tambourin et des ga-
loubets. Tous les habitants revenant du la-
bourage approchent en disant : « Bon-
jour, monsieur Saint-Phar. » Aline l'en-
traîne boire une tasse de lait qu'elle lui a
conservé pour son goûter. « Je suis fou,
dit Saint-Phar; mais je suis heureux! »
Il s'assied près d'elle, sur le banc, tan-
dis que les villageois chantent et dansent.
Osmin, tirant un flacon de son sein, ver-
sait dans la tasse de Saint-Phar quelques
gouttes de la liqueur que contient ce fla-
con... Usbeck vient le prévenir que le
moment choisi par les conjurés approche.

Osmin va se poster sur le pont; Saint-
Phar est placé de manière à ne rien voir
de ce qui se passe. « Vite! dit Zélie; cha-
cune un danseur. »

Aline se lève et chante une ronde. Après
le premier couplet, un noir apporte à Os-
min un bouquet de grenades : c'est le si-
gnal convenu. Osmin traverse la foule,
remet ce bouquet à Usbeck, qui épie le
moment de parler à la reine et lui dit avec
mystère : « Donnez des ordres, il en est
temps.

— Emparez-vous du port et des princi-
pales mosquées! » répond-elle à voix basse.
Puis elle reprend le refrain de sa chanson.
Usbeck transmet cet ordre à un Golcon-
dais. Un second noir remet un billet à Os-
min, celui-ci l'apporte encore à Usbeck,
qui dit à la reine : « Vous n'avez point un
instant à perdre! les Fakirs se sont révoltés.

— Rassemblez ma garde, je vous rejoins
à la citadelle. » Puis elle reprend le même
refrain. Mais pendant le dernier couplet,
le breuvage agi sur Saint-Phar, qui s'en-
dort en murmurant le nom d'Aline. Alors
reprenant sa dignité, la reine dit à ceux
qui l'entourent :

« On renverse le trône où vous m'avez placée;
Vos droits sont méconnus, ma vie est menacée.
Je vous rends vos serments; combattez-vous

[pour moi?

— Oui, nous jurons de vaincre et de mourir
[pour toi!

— Marchez! » dit-elle. Des noirs em-
portent le banc sur lequel Saint-Phar est
endormi, Zélie le suit; la reine lui a donné
l'ordre de ne le pas quitter. Le peuple crie:
« Aux armes! » Les gardes accourent, met-
tent un genou en terre, et la reine s'éloigne
en passant fièrement au milieu d'eux.

Même décoration qu'au premier acte.

Tandis que la reine est à la citadelle
Sigiskar s'est emparé du palais il vient of-
frir à Saint-Phar la liberté, s'il veut le re-
connaître pour roi; mais Saint-Phar jure
au contraire de maintenir la reine sur le
trône que lui a légué Akebar. Le ministre,
furieux, s'éloigne en donnant l'ordre à Ba-
hadar, l'ancien chef des esclaves du sérail,
de faire percer de coups l'ambassadeur, s'il
cherche à s'échapper. Bahadar place des
gardes à toutes les portes. « Quelle perfidie!
se dit Saint-Phar. Mais, oublions Aline, ce
hameau... ne songeons qu'au danger de la
reine... Par malheur, je suis seul... dés-
armé. Si je pouvais faire parvenir mes or-
dres au camp! »

Oscar, officier de la garde du ministre,
apporte à Bahadar des tablettes saisies en-
tre les mains de Zélie, qui voulait les re-
mettre à l'ambassadeur. Puis Oscar se
retire.

« Quel contre-temps! » s'écrie Saint-
Phar, tandis que Bahadar monte sur la plus
haute marche du trône; là, il s'assied et lit
tout haut ces tablettes : « Au nom de l'amour
et de l'honneur! suivez avec confiance le
guerrier qui vous présentera une épée et un
bouquet de grenades. »

Le fond du trône s'ouvre... Osmin ap-
paraît derrière Bahadar, et présente à Saint-
Phar l'épée et le bouquet de grenades.
Aussitôt le chef des esclaves descend du

trône et s'approchant des gardes, il s'écrie : « Soldats ! que vos regards restent fixés à l'extrémité des galeries qui communiquent à cette salle ; si vous apercevez un guerrier portant une épée et un bouquet, emparez-vous de lui. »

Les sentinelles s'empressent de tourner le dos aux spectateurs, de manière qu'ils ne peuvent apercevoir Saint-Phar, qui, saisissant l'épée que lui présente Oscar, s'échappe par le souterrain... et le fond du trône se referme... Il était temps ! les conjurés reviennent demander le Français confié à la garde de Bahadar ; le pauvre homme, ne comprenant rien à sa disparition, ne pouvait qu'invoquer Brahma...

Usbeck accourt annoncer que Sigiskar est tombé sous les coups des Français ; et voilà Saint-Phar qui ramène, dans son palais, la reine triomphante, portée sur un riche palanquin ; Saint-Phar lui donne la main pour descendre et l'accompagne jusqu'à son trône. Aline est voilée. Après que des danses ont eu lieu en signe de réjouissance, Usbeck s'adressant à Saint-Phar, lui dit : « C'est à ton courage que la reine de Golconde doit la victoire ; interprète de la re-

connaissance de ma souveraine, elle t'offre par ma voix sa main et ce trône que tu as su lui conserver. — Reine ! répond Saint-Phar, pardonne, mais un objet chéri remplit mon cœur et trouble ma raison ; je viens de revoir pour la seconde fois des lieux qui me rappellent ma patrie... ces lieux qu'habite Aline... ordonne qu'elle me soit rendue. — Elle est à toi ! dit Aline rejetant son voile ; l'éclat du trône n'a point changé mon cœur. Ce peuple m'aime, que ta sagesse et ta valeur assurent sa puissance ; ajoute à mon amour pour toi en te chargeant de son bonheur. »

Et vous comprenez, mesdemoiselles, que le brave Saint-Phar se trouve trop heureux lui-même pour se refuser au bonheur des autres.

Une musique fraîche et facile, de riches costumes et de gracieux ballets assurent à cet opéra un succès égal à celui qu'il obtint lorsqu'il parut en 1803.

Cette pièce a été donnée pour l'inauguration d'un nouveau théâtre, qui a pris le titre d'*Opéra-National*.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

Paris, dont la population s'élève à un million d'habitants, est une des plus belles et des plus grandes villes du monde ; l'hiver, elle attire à ses réunions, à ses spectacles, à ses fêtes, les riches habitants des provinces. Les étrangers qui viennent la visiter ne la quittent qu'à regret. Depuis 1830, Paris a vu terminer ses monuments commencés, réparer ses vieilles églises, en élever de nouvelles. Ses jardins, ses places et ses rues, élargies, entourées de trottoirs d'asphalte, se couvrent de statues et d'utiles fontaines. Tous ceux qui dé-

sirent la réputation dans les sciences et dans les arts, viennent la demander aux habitants de Paris, dont l'enthousiasme vrai est pour eux un baptême de gloire. Paris est la ville où l'on peut le mieux montrer sa richesse ou cacher sa misère. Ceux qui veulent vivre de la vie des plaisirs bruyants, ceux qui veulent cultiver les sciences, trouvent également à s'y satisfaire. Peu de villes ont plus d'asiles de bienfaisance, aucune n'a d'habitants plus charitables.

On n'est pas certain de l'époque où Pa-

ris fut fondé, on ne l'est pas davantage de l'origine de son nom. Jules César l'appela Lutèce (Lutetia). Quelques-uns assignent à ce nom une origine celtique qui signifierait *ville entourée d'eau*, ou *île du corbeau*; d'autres font dériver Lutèce de *lutum*, boue, argile, parce que le territoire de Paris était marécageux. Cette ville a beaucoup souffert autrefois des excursions

des Normands; elle fut ravagée sous le règne de Louis d'Outremer; sous Charles VII les Anglais s'en rendirent maîtres; en 1814 et en 1815, les armées de l'Europe coalisée y sont entrées par la trahison; mais grâce aux fortifications qui l'entourent, et aux forts détachés qui la défendent, notre capitale est maintenant imprenable.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.



CORRESPONDANCE.

Tu te maries !... l'annonce de cette nouvelle m'a réjouie d'abord, puis ensuite elle m'a attristée... c'est que tu vas changer d'état, et, je ne sais pourquoi, mais tout changement m'effraie... Cependant, être épouse, telle est notre destinée... nous ne pouvons pas toujours rester jeunes filles chéries, caressées et soignées par nos pères, par nos mères; il nous faut à notre tour soigner, caresser et chérir nos enfants; il nous faut connaître les angoisses et les joies maternelles, remplir nos devoirs comme femme et maîtresse de maison, nous trouver quelquefois dans des situations difficiles... les combattre alors avec courage, ou nous y soumettre avec résignation... car c'est une chose grave que le mariage, et l'épouse chrétienne est souvent bien éprouvée!... mais Dieu ne pour-

rait savoir ce que nous valons s'il ne nous envoyait ces épreuves. Ne voilà-t-il pas que je vais te faire partager mon effroi ! à toi qui me parais si calme, et qui ne me demandes que des conseils sur ce que tu dois acheter pour ton trousseau, pauvre petite qui n'as plus de mère !... Aussi me suis-je occupée de ce soin, et, grâce à l'obligeance de la *maison de commission générale de la rue du Helder*, je peux te satisfaire aisément.

Voici un devis que tu pourras diminuer ou augmenter selon ta fortune :

- 6 draps de batiste ourlés à point arrière.
- 48 de maître.
- 24 de domestique.
- 6 taies d'oreiller en batiste brodées et garnies.
- 12 taies ordinaires.
- 6 belles douzaines de serviettes de table.
- 12 ordinaires.

- 2 nappes de 15 couverts.
de 10.
- 12 de 8.
- 1 service damassé.
- 6 douzaines serviettes d'office,
- 4 douzaines d'essuie-mains.
- 2 douzaines pour la cuisine.
- 6 douzaines de torchons.
- 6 douzaines tabliers de cuisine.
- 2 pour homme.
- 4 douzaines de chemise de femme avec entre-
deux.
- 2 douzaines brodées et garnies de dentelle.
- 6 ordinaires.
- 12 de nuit.
- 12 camisoles de nuit ordinaires.
- 3 brodées.
- 12 jupons unis.
- 6 brodés et garnis.
- 12 bonnets de nuit.
- 6 pour le matin.
- 2 douzaines de mouchoirs de toile.
- 4 de batiste ourlés et ornés d'un chiffre.
- 1 douzaine de brodés.
- 4 riches brodés et garnis de dentelle.
- 12 pantalons ordinaires, garnis.
- 6 pour monter à cheval.
- 4 douzaines de paires de bas de coton.
- 12 paires en fil d'Ecosse.
- 6 paires en soie blanche.
- 6 en soie noire.
- 4 douzaines de serviettes pour la toilette.
- 4 peignoirs de flanelle.
- 12 de bain.
- 12 pour toilette.
- 2 pelotes de mousseline.
- 1 robe de mousseline brodée.
- 2 peignoirs en jaconas.
- 1 col en application.
- 1 en point d'Alençon.
- 2 en valenciennes.
- 6 en mousseline brodée.
- 6 paires de manchettes.
- 6 cols et 6 paires de manchettes en jaconas.
- 4 paires de manches brodées.
- 4 chemisettes ou tour de robes.
- 1 riche canezou.
- 2 canezous ou deux pélerines.
- 1 garniture de robe en dentelle.
- 1 berthe en dentelle.
- 1 voile blanc.
- 1 noir.
- 1 bonnet en application.
- 1 en valenciennes.

2 en mousseline.

1 riche robe de chambre doublée.

Ce *trousseau* coûterait de dix à douze mille francs; mais tu sais que : *qui peut plus peut moins*. J'ai d'ailleurs plusieurs observations à te faire : 1° c'est que la façon des chemises, la broderie des mouchoirs, la forme des cols, tout cela changeant de mode, il vaut mieux acheter un trousseau moins considérable; 2° parce que *c'est de l'argent qui dort*, disent les mères prudentes; 3° parce qu'il faut bien nous laisser le plaisir d'acheter nous-mêmes quelque chose tous les ans; 4° parce qu'après cinq ans de mariage tu aurais l'air d'une vieille jeune femme.

Quant à *la corbeille*, voici ce que je me souhaiterais : deux cachemires de l'Inde, un blanc et un noir, tous les deux longs, je n'aime pas les cachemires carrés, cela couvre, mais cela ne pare pas; si l'on veut un châle carré, on le prend de fantaisie et à bon marché. Une robe de velours noir, une robe de damas de soie blanche, et une robe de gros-de-Naples rose. Quant aux bijoux, je ne tiendrais qu'aux diamants de famille, les diamants diminuant tous les jours de leur valeur; et la mode du moment les estime, non sur leur poids, mais d'après l'art avec lequel ils sont montés; que cette mode passe, et il ne vous reste rien... que de la *poussière*. Cependant, une broche, deux épingles formant agrafes au besoin, et représentant des fleurs, des grappes de raisin, cela me paraîtrait fort joli. Des bracelets de fantaisie, deux beaux éventails et une bourse... riche de tout ce que mon fiancé aurait voulu ajouter à son présent de noce. Augmentée de mes économies, cette bourse serait celle des pauvres... j'aurais soin qu'elle fût toujours pleine... et toujours vidée.

Mais n'oublions pas que, filles ou femmes, il nous faut travailler, et voyons si je serai assez heureuse pour avoir choisi des ouvrages qui te plaisent.

Le n° 1^{er} est un col en lacets, dont on

réunit les dessins par des points de dentelle.

Calque ce dessin sur un papier vert ; sur ce dessin couds un lacet (il ne te faudra le couper que trois fois) ; achète du fil d'Irlande, n° 150 et n° 100, travaille de gauche à droite.

Pour l'espèce de picot qui entoure ces dents, tu le fais avec du fil n° 100, comme si tu faisais un point de feston, ou mieux, comme un point de bouttonnière.

Pour l'espèce de point de tulle qui borde l'intérieur du lacet, tu fais de même un point de feston ou un point de bouttonnière, toujours en partant de la gauche, et tu reviens en faisant un point de surjet sur ces festons.

Pour les perles qui sont au milieu de ces dents, tu passes d'abord (en laissant le nœud de ton fil au milieu) quatre fils, qui s'appellent barres, autour desquelles tu tournes ton fil, en revenant joindre le milieu ; là tu passes ton aiguille, tantôt sur une des barres, tantôt sous l'autre et alternativement, comme si tu voulais faire une reprise, puis tu coupes ton fil, après l'avoir arrêté par un nœud, à l'envers.

Pour l'intérieur du second rang de dents, tu fais un plus grand point de feston sur lequel tu reviens par un point de surjet que tu ornas de perles faites comme les précédentes.

Pour le dessin qui se trouve au-dessous des deux rangs de dents, tu fais le même point de feston ou de bouttonnière, que tu continues en reprenant au milieu de chaque point de tulle.

Je n'ai pas besoin de t'expliquer la galerie du bas, c'est un fil passé de haut en bas, puis tourné une fois du bas en haut : on glisse son aiguille entre les fils du lacet, et l'on recommence du haut en bas, puis on fait la perle du milieu. Ce col est une imitation de guipure.

Le n° 2 est la manchette, qui se fait de même.

Le n° 3 est un dessin qui se brode en

soutache, au-dessus de l'ourlet d'un sarreau de petit garçon, ou de la jupe d'une robe de petite fille.

Le n° 4 est un dessin qui se brode au plumetis, entre les larges plis d'une robe de mousseline ou d'organdy. Si tu trouves ce dessin trop riche, ne fais pas les branches de fleurs et de fruits.

Le n° 5 est un dessin qui se brode sur velours en points de cordonnet, avec de la soie et du fil d'or. Ce dessin peut servir pour porte-cigarrre, porte-feuille ou souvenir.

Le n° 6 est un *tricot treillage*, pour couvre-pieds.

Achète des aiguilles de bois de 15 centimètres de circonférence, de la laine anglaise rouge et de la laine blanche ; avec dix mailles on obtient ces trois colonnes treillagées : il y a une maille de trop sur le dessin.

Toutes les aiguilles se tricotent à l'en-droit.

Chaque fois que l'on commence une aiguille, on la commence en tricotent une maille ; chaque fois que l'on finit une aiguille, on la finit en tricotent deux mailles ensemble.

1^{re} aiguille, laine rouge. Tricote la première maille — laisse ta laine derrière — prends la seconde maille, comme si tu voulais la tricoter à l'envers ; ne la tricote pas — ramène ta laine devant toi — prends deux mailles ensemble, tricote-les — laisse ta laine derrière — prends une maille, comme si tu voulais la tricoter à l'envers ; ne la tricote pas — ramène ta laine devant toi — prends deux mailles ensemble, tricote-les... Ainsi de suite jusqu'à la fin de l'aiguille.

2^e aiguille, laine blanche. Elle se tricote comme la première, mais les mailles présentent un différent aspect ; je crois devoir t'expliquer cette deuxième aiguille. Tricote la première maille — laisse ta laine derrière — prends la première bride que tu rencontres, comme si tu voulais la tri-

coter à l'envers, ne la tricote pas — ramène ta laine devant toi — prends ensemble la bride et la maille qui suivent, et tricoteles. Ainsi de suite jusqu'à la fin de la 2^e aiguille. La 3^e se fait comme la 1^{re}, la 4^e comme la 2^e, etc.

Quand tu achèves ton aiguille, tu casses ta laine, en laissant un bout long de 10 centimètres; quand tu commences ton aiguille, tu laisses un bout long de 10 centimètres; cela fait tout naturellement une frange des deux côtés du couvre-pieds. Tu vois maintenant que ce tricot est double et se trouve composé d'un treillage blanc d'un côté et rouge de l'autre. Tu peux le faire orange et noir, saumon et brun; tu peux aussi ne le faire que d'une seule couleur.

En coton retors, ce tricot peut couvrir des bras et des dossiers de fauteuil, mais alors les aiguilles ne doivent avoir que 12 centimètres de circonférence.

Le n° 7 est un dessin de crochet pour couvrir-pieds, coussin et bras de fauteuil.

Le n° 9 est un travail qui s'exécute en rubans. Tu achètes du ruban de percale de cette largeur.

Tu travailles de droite à gauche.

1° De ta main gauche tu plies ce ruban pour former la moitié d'un angle dans le haut, et tu retiens ce ruban de ta main droite; — 2° tu ramènes ce ruban en le descendant devant toi pour former un angle dans le haut — 3° tu relèves ce ruban en le repliant derrière, pour former la moitié d'un angle dans le bas — 4° tu remontes ce ruban devant toi, pour former un angle dans le bas — 5° tu rabats ce ruban derrière pour former la moitié d'un angle dans le haut — 6° tu ramènes ce ruban devant toi pour former un angle dans le haut, ainsi de suite. Ce qui est devant toi est l'endroit.

Tu as une aiguille enfilée de fil blanc, tu y fais un nœud, tu passes ton aiguille derrière et, par deux points, tu arrêtes ensemble, devant toi, les deux côtés du ruban qui se rapprochent au bas de cha-

que angle; puis, lorsque tu as fait deux rangs de ces zig-zags, tu les réunis aux angles, en les arrêtant par trois points et par un nœud. Tu peux ajouter un rang ou deux et employer de plus petit ruban.

Ce travail forme un ornement solide pour le bas des jupons et des pantalons.

Le n° 9 est un dessin de cartes pour écrire le nom des convives dans un dîner prié. Ce sujet de chasse ne convient que pour un homme. Lorsque tu as calqué ou dessiné cette carte sur un carton de Bristol et suivi tous ces petits traits avec une fine plume, tu peins le chasseur en pantalon bleu, en blouse grise, le fusil couleur bois, le chevreuil en tons *fauves*, le chien blanc, les oreilles et quelques taches brunes; les fleurettes roses et bleu clair, les feuillages en cendres vertes avec retouches d'indigo.

Le n° 10 est un fichu que tu peux faire en tulle blanc, en tulle noir uni, le garnir d'une petite dentelle noire ou blanche, cousue à plat et rapprocher les pointes de ce fichu par une rosette placée au bas de la taille. Ce fichu, pour bien faire, doit avoir des plis autour du cou, c'est-à-dire deux sur chaque épaule.

Le n° 11 est l'un des devants du mantelet *brésilien*.

Le n° 12 est la moitié du dos. Ces deux morceaux se cousent étoile contre étoile. Ce vêtement forme à la fois manteau et mantelet; il se fait en drap, en velours, se garnit d'un riche galon, se ferme sur la poitrine avec six boutons de chaque côté, sous lesquels on a cousu six petites boucles formées d'une petite ganse, lesquelles boucles servent de boutonnières.

Le n° 13 est la moitié d'une pièce d'épaule qui forme en même temps la manche. Ce patron s'emploie pour les peignoirs de nuit ou du matin. L'été, les peignoirs se font en jaconas ou en mousseline de couleur; les dessins se trouvent dans ce sens et se rejoignent en biais sur le dos. A ce patron on coud devant et derrière

des lés d'étoffe auxquels on ajoute des pointes, à partir du bas de la taille jusqu'au bas de la jupe. Ces peignoirs ne descendent qu'au dessous des genoux; ils s'arrondissent du devant, se garnissent au bas des manches, autour du cou et le long des devants, par une bande plissée à la vieille; au bas de ces peignoirs on fronce un volant haut de 15 centimètres. Avec ces peignoirs on porte les jupons en étoffe pareille, on les garnit aussi d'un volant haut de 15 centimètres. Ce costume élégant et coquet se garde jusqu'à l'heure du dîner. Pour l'hiver, ce peignoir se fait long, sans garniture, en flanelle ou en mérinos et ouaté; comme ces étoffes ont une grande largeur et n'ont pas de dessins qui forment ornement, ce modèle se taille d'une seule pièce, de manière qu'il y ait un droit fil au milieu du dos, et pas de couture. Bien entendu que ce peignoir n'est que pour ta mère ou ta sœur mariée.

Le n° 14 est un sarrau pour petit garçon. Il se fait en mérinos et se joute. On le taille la lisière dans le bas, il ne faut pas de couture sur les épaules.

Le n° 15 est un rébus.

Celui du dernier numéro représente le temps — un nœud — un faix — un cadre où il n'y a rien — un A et la Fère.

Le temps ne fait rien à l'affaire.

Il me semble, par exemple, que pour exécuter tous les travaux de cette planche le temps fait beaucoup à l'affaire, et voilà comment les proverbes ne sont pas toujours la sagesse des nations.

Que fais-tu durant ces jours de pluie et de brouillard. Nous, nous ne quittons pas le coin du feu, nous causons... toilette; nous faisons des projets pour dîners, soirées et bals; chacune de nous donne son avis, on le discute, et c'est presque toujours les grand'mères qui l'emportent par leur bon goût.

Pour un grand dîner, voici les toilettes que l'on a décidées. Les demoiselles en robe de reps gris, corsage à pointe, décol-

leté et lacé derrière, manches courtes, en biais, bien qu'un peu longues, mais surtout un peu larges du bas; un fichu de tulle noir sur le modèle planche XII, arrêté au bas de la taille par cette rosette, en ruban de satin rose, à bouts pendants; les cheveux en bandeaux devant, derrière tournés en corde et attachés par un beau peigne en écaïlle. De chaque côté de la tête, deux rosettes de ruban de satin rose; bottines grises, mitaines noires.

Pour les jeunes mères. Robes de damas de soie marron, couleur sur couleur, corsage à pointe, décolleté, manches sur le modèle de la figurine assise, n° XI. Au lieu des manchettes d'étoffe, deux rangs de dentelle blanche relevés par une rosette de velours noir, pèlerine de dentelle fermée par deux rosette pareilles; dans chaque une riche épingle. Pour coiffure; cheveux en bandeaux; deux grosses rosettes de velours noir, montées à une canetille recouverte d'un velours noir et posées sur la tête, puis une barbe de dentelle blanche posée aussi sur la tête, descendant sur les joues, tournant autour des grosses rosettes de velours et allant se rattacher derrière où elles retombent. Au milieu de cette rosette, deux riches épingles. Comme on ne porte plus de boucles d'oreilles, les anneaux et les pendants servent en guise d'épingles. Gants blancs, bottines de satin marron.

Pour les grand'mères. Robe de satin noir, colletée, à pointe, et ouverte du devant; manches amadis, col et manchette de dentelle blanche, bonnet de gaze rose pâle, orné de marabouts roses; cheveux blancs, friés et crépés; étole d'hermine, gants blancs, bottines de velours noir.

Pour les petites filles. Robe de taffetas écossais, katzawech de velours bleu-joinville, garni d'une passementerie; cheveux bouclés, tombant sur les épaules; pantalon blanc, court et garni; bottines noires, mitaines noires.

Pour les petits garçons. Sarrau de velours noir, ceinture vernie, pantalon de

drap gris foncé, bottines noires, chapeau à larges bords légèrement relevés et à forme ronde, gants de peau noire.

Nous ne savons encore rien pour les toilettes de bals et de soirées; mais le premier numéro du *Journal des Demoiselles*, janvier 1848, paraîtra le 20 décembre 1847 afin de pouvoir être donné en étrenne. Je te dirai alors ce que la mode aura décidé.

Voilà le mois de janvier; les annes ces des journaux ressemblent à un champ de foire où celui-là bat la grosse caisse, celui-ci sonne la trompette, cet autre promet des choses impossibles qu'il appui de nombreux points d'exclamation. Ce sont des phrases dignes du célèbre *Fontanarose*. En lisant notre simple prospectus tu te seras dit : J'aurai tout cela; non pas comme un tohu-bohu, mais dans le cours de l'année, à mesure que ces objets seront de mode, à ma convenance, et de ma-

nière à former un tableau où chaque objet se trouvera à sa place; depuis quinze ans le *Journal des Demoiselles* a toujours tenu ce qu'il avait promis. Dans ta demande de renouvellement ne manque pas de désigner la 1^{re}, la 2^{me} ou la 3^{me} édition, 8, 10 ou 12 fr.

Encore une année de finie! celle-ci n'a point été heureuse! l'inondation de la Loire, la disette du blé, la cherté des vivres ont attristé l'hiver; l'été et l'automne ont réparé une partie des désastres, mais le commerce et l'industrie ont beaucoup souffert; ils ne peuvent se remettre... Il y aura cet hiver des ouvriers sans ouvrage, des familles dans la misère... Encore quelques sacrifices : aidons-nous, le ciel nous aidera!

Adieu! pour cette année... mais pour l'an prochain... à bientôt!

En attendant, que Dieu te garde et t'accorde tout ce que tu désires.

M^{me} J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉPHÉMÉRIDES.

2 DÉCEMBRE 1406. — ACTE DU PARLEMENT ANGLAIS QUI REND AUX FEMMES LEURS DROITS A LA COURONNE.

Dans un parlement convoqué au mois de mars 1406, par Henri IV, roi d'Angleterre, un acte avait été rendu pour exclure les femmes de la succession royale; mais la même année cette exclusion fut révoquée

par un acte signé du roi, de tous les seigneurs et de l'orateur des communes, au nom de toute la chambre; de ce jour date le véritable droit des femmes à la couronne d'Angleterre.

MOSAÏQUE.

Il ne faut pas parler volontiers des femmes belles et honnêtes, elles ne doivent être connues que de leurs parents et de leurs époux.

ARIGÉE.

Conduisez-vous toujours avec la même retenue que si vous étiez observée par dix yeux et montrée par dix mains.

MÉNANDRE.

Sans l'économie il n'y a point de ri-

chesses assez grandes, avec elle il n'y en a point de trop petites.

SÉNÈQUE.

Quand tu as trahi toi-même ton propre secret, quel droit as-tu de faire des reproches à celui qui ne l'a pas gardé?

PLUTARQUE.

Toute navigation est incertaine... prends pitié du malheureux qui a fait naufrage.

PHOCYDIDE.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

INSTRUCTION.

HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES, par Émile de la Bédollière. (Suite.) Page 1, 33, 65, 97, 129, 225, 237, 289, 321. — SUPERSTITIONS NAPOLITAINES, par M^{lle} Surville, 129. — BOTANIQUE. LE THÉ, par M^{me} J. J. Fouqueau de Pussy, 161. — CONSTITUTION ANGLAISE, par M^{me} P. Roland, 193. — HISTOIRE DE LA TAPISSERIE, 353.

REVUE LITTÉRAIRE.

RÉSIDENCES ROYALES. Le château d'Amboise, par MM. Vatout, Georges Bisse, page 2. — LES POÈTES DE L'ALLEMAGNE, par N. Martin, 35. — LUTÈCE ET PARIS, par Victor Herbin, 1^{er} article, 69, 2^e article, 131. — LE GÉNIE DE LA LANGUE FRANÇAISE, par M. Goyer-Linguet, 101. — DICTIONNAIRE DES RACINES ET DES DÉRIVÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE, 131. — HISTOIRE DE FRANKLIN, par Charles Farine, 164. — HISTOIRE DES MOEURS ET DE LA VIE PRIVÉE DES FRANÇAIS, par Émile de la Bédollière, 1^{er} article, 198, 2^e article, 238. — TRAITEMENT D'URGENCE des maladies des enfants, par le d^r Vanier du Havre, 227. — DICTIONNAIRE MYTHOLOGIQUE de Th. Bernard, 291. — PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA ROCHELLE, par A. Gauthier, 323. — LA BOTANIQUE DES DEMOISELLES, par E. Audouit, 355.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

CERVANTES, fragment de don Quichotte, traduit de l'espagnol, page 7. — SCHILLER, un acte de Marie Stuart traduit de l'allemand, 39. — OLIMPIA MALIPIERO, le Jour des Cendres, traduit de l'italien, 74. — ANDROS, la Prisonnière, traduit de l'anglais, 102. — UNE ÉPITAPHE, traduit de l'espagnol, 134. — LA VIOLETTE, traduit de l'allemand, 168. — OPIE, le petit orphelin, traduit de l'anglais, 201. — GIOVANNA CARRERIA, sonnet, traduit de l'italien, 229. — GOETHE, la plus belle des fleurs, traduit de l'allemand, 263. — D. SALUZZIO ROCRO, le ruisseau, traduit de l'italien, 293. — MYLADY MONTAGUE, fragment d'une lettre, traduit de l'anglais, 323. — SOUVENIRS DE L'ENFANCE, ode, traduit de l'italien, 358.

ÉDUCATION.

MARIE D'ANGLETERRE, par M^{me} Laure Prus, page 10. — LES TABLEAUX SAINTS, par M^{me} Elisabeth Becher, 19. — THÉRÈSE, par M^{lle} Antoinette Quarré, 42. — LA DUCHESSE DE BOURGOGNE, par M^{me} Eveline Ribbecourt, 51. — DU MONDE ET DE SES USAGES, par M^{me} la Ctesse de Bradi, 74. — LE VŒU DE BÉATRIX DE PROVENCE, par M^{me} Laure Prus, 78. — LA FIANCÉE DE CONRAD, par M^{lle} Antoinette Quarré, 103. — LES SYMPATHIES, par M^{me} feu Alida de Savignac, 135. — LE VIEUX ROI ET LA JEUNE FILLE, par le vicomte Walsh, 143. — LES CIGANOS, Mœurs portugaises, par J. A. Couceiro, 168. — HEN-

RIETTE DE FRANCE, par M^{me} Edmée de Syva, 181. — EUDOXIE, épisode des guerres de l'empire, par Émile Deschamps, 202. — LA RUE DE LA HUCHETTE, par Victor Herbin, 205. — SILVIO PELLICO, par M^{me} Edmée de Syva, 210. — ADRIENNE OU LA FILLE D'UN POÈTE, par N. Fournier, 230. — UN MARIAGE EN LIVONIE, par Severin, 240. — HENRIETTE OU LES VERS ANONYMES, proverbe, par N. Fournier, 266. — LA PREMIÈRE AÏEULE DES MONTÉNÉGRINS, par Elisabeth Becher, 278. — SIBYLLE D'ANJOU, par M^{me} Eveline Ribbecourt, 294. — LA VIERGE AUX RUINES, par René de Saint-Louis, 300. — LA TOUR DE HAUTE ROCHE, par M^{me} Juliette Bécard, 326. — LES JUMELLES, par feu M^{me} Alida de Savignac, 360.

POÉSIE.

LA MACHINE, fable, par le marquis de Varennes, page 19. — L'OPTIQUE, fable, par le même, 183. — HUMBERT AUX BLANCHES MAINS, par M^{me} E. R., 54. — PROLOGUE, par Émile Deschamps, 83. — LE CERISIER, par M^{lle} Louisa Stappaerts, 113. — AGNÈS LA NOIRE, par M^{me} Victorine Rostang, 147. — LA PREMIÈRE COMMUNION, par M^{me} Eveline Ribbecourt, 215. — LA MOUTCHE ET L'ABEILLE, par Léon Magnier, 243. — LES RUINES, par N. Martin, 279. — L'AVARICE ET L'ENVIE, par Victor Hugo, 306. — LE CHÈNE DE PÉTERHOF, par le prince Elim Mestscherski, 338. — LA GOUTTE DE ROSÉE, par Mlle Louisa Stappaerts, 372.

ÉNIGMES.

N^o 1, par M^{me} Edmée de Syva, 20. Explication, 60. — N^o 2, par M^{me} ..., 120. Explication, 148. — N^o 3, par M^{me} Edmée de Syva, 347. Explication, 376.

REVUE DES THÉÂTRES.

PAR M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

LE BONHOMME JOB, par M. Emile Souvestre, page 21. — ROBERT BRUCE, paroles d'Alphonse Royer et Gustave Vaéz, 56. — LE VIEUX DE LA MONTAGNE, par Latour de Saint-Ybars, 87. — LE FANTÔME, par MM. Bayart et Sauvage, 114. — LA LOGE DE L'OPÉRA, par M^{me} Anaïs Ségalas, 152. — OZAI, ballet-pantomime par Coralli, musique de Gide, 184. — HIPPODROME, 217. — CHATEAU DES FLEURS, 243. — LA CACHETTE, paroles de Planard, musique de Boulanger, 279. — LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR, féerie, par MM. Cogniard, 307. — LA FIANCÉE, paroles de Scribe, musique d'Aubert, 339. — ALINE REINE DE GOLCONDE, paroles de Vial, musique de Berton, 372.

BEAUX-ARTS.

SALON de 1847, par M^{me} Edmée de Syva, pages 120, 133, 187.

MÉLANGES.

LE PENJAUB, par Adolphe Delahaye, pages 117. — LA BASTILLE, par P. L. Jacob, bibliophile, 149. — LE LOUVRE, par le même, 244. — LE TEMPLE, par le même, 344. — L'EMPLOI DU TEMPS, par M^{me} Eveline Ribbécourt, 249. — LE DAHLIA, par *** 313. — LES GROTTES D'ARCY, par J. A. Couceiro, 367.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

LES TRUFFES, page 27. — BANDEAULINE, 60. — LE THÉ, par M^{me} J. J. Fouqueau de Pussy, 250. — EAU DE BOTOT, 283.

CORRESPONDANCE.

PLANCHE I. *Broderie* : canezou — grand alphabet; *tapisserie* : bandes de palmes; *patrons* : berthe, mantelet, pèlerine; *ouvrages de fantaisie* : bourse hongroise, 28. — PLANCHE II. *Broderie* : sous-manches, mouchoir à ourlet, à feston, col, manchette; *patrons* : chemises d'hommes, corsages à pointe, à plis, 60. — PLANCHE III. *Broderie* : robe de petite fille; *tapisserie* : Coq pour chaises, coussin; *tricot* : losange pour pelote, coussin, 92. — PLANCHE IV. *Broderie* : col et manchettes en lacet, voilette en application, coin de mouchoir, neuf couronnes de titres, entre-deux; *patrons* : deux pèlerines, 123. — PLANCHE V. *Broderie* : coin de mouchoir, de taie d'oreiller, devant de chemises d'hommes; *patrons* : mantelet, corsage à revers, à la vierge, bonnet; *ouvrages de fantaisie* : cartes, 155. — PLANCHE VI. *Broderie* : col, manchette, feston, semé, entre-deux; *tapisserie* : jaspé pour cabas; *patrons* : veste de spahis, pantalon katzawek de petite fille; *tricot* : colonne torsée; *crochet* : dentelle, 189. — PLANCHE VII. *Broderie* : bonnet grec, alphabet, mouchoir, sept couronnes de fleurs; *patrons* : costume de bains de mer; *crochet* : couvre-pieds, 220. — PLANCHE VIII. *Broderie* : col, manchette, mouchoir, écusson, entre-deux, pelote; *tapisserie* : chaises; *patrons* : corsage francé, veste pour petit garçon, manches, nœud; *ouvrages de fantaisie* : feuilles pour les flambeaux, 251. — PLANCHE IX. *Broderie* : gilet, deux mouchoirs, entre-deux pour robe, palme pour gilet, sachet; *tapisserie* : couronne de roses pour pelote, souvenir; *ouvrage de fantaisie* : essuie-plume, dahlia, 284. — PLANCHE X. Col, manchette, mouchoir, écusson; *tapisserie* : chien pour rond de serviette, porte-cigare; *Fleurs en papier* : dahlia; *crochet* : dentelle, 314. — PLANCHE XI. *Broderie* : mouchoir, jupon, camisollet, peignoir, robe de baptême; *tapisserie* : tabouret de piano, chaises, fauteuil; *patrons* : mantelet corsage amazone, 348. — PLANCHE XII. *Broderie* : col et manchette en points de Venise, porte-cigare, dessin d'ourlet, soutache; *patrons* : mantelet manteau, pièce d'épaule, sarreau de petit garçon; *ouvrage de fantaisie* : dent en ruban, carte de visite, fichu; *tricot* : treillage pour couvre-pied; *crochet* : pour coussin, 377.

ÉPHÉMÉRIDES.

JANVIER : Les Ambassadeurs hollandais à Londres, pag. 32. — FÉVRIER : Martyre de saint Ignace d'Antioche, 64. — MARS : Mort de Richard Cœur-de-lion, 96. — AVRIL : Mort de lord Byron, 127. — MAI : Mort de madame de Saint-Balmont, 160. — JUIN : Loi somptuaire, 192. — JUILLET : Mort de Guillaume prince d'Orange, 224. — AOUT : Incendie du temple de Jérusalem, 256. — SEPTEMBRE : Levée du siège de Marseille, 288. — OCTOBRE : Siège de Lille, 320. — NOVEMBRE : Entrée de Charles VII, à Paris, 332. — DÉCEMBRE : Acte du parlement anglais qui rend aux femmes leurs droits à la couronne, 382.

NECROLOGIE.

Madame Alida de Savignac, par M^{me} J. J. Fouqueau de Pussy, page 123. — Madame la comtesse de Bradi, 219.

LITHOGRAPHIES, PAR A. DEVÉRIA ET JULIEN.

Marie d'Angleterre, page 1. — La Fiancée de Conrad, 97. — Sibylle, 288. — Les Jumelles, 351.

GRAVURES DE MODES,

DESSINÉES PAR LÉOPOLD LEVERT, GRAVÉES PAR DAMOURS.

Modes de printemps, page 32. — *Modes d'été*, 129. — *Modes d'automne*, 225. — *Modes d'hiver*, 321.

GRAVURES DU SALON,

DESSINÉES PAR A. DE T. GRAVÉES, PAR NARGEOT.

HENRIETTE DE FRANCE, d'après le tableau de Jacquand. — SILVIO PELLICO dans sa prison à Venise, d'après le tableau de M^{lle} Adele Grasset.

MUSIQUE,

GRAVÉE PAR M^{me} NIDART.

ROMANCE. L'Ami de l'enfant, paroles de M^{me} Anaïs Ségalas, musique d'Alfred Quidant. — QUADRILLE. Le Voyage dans la lune, par Giuseppe Daniele.

RÉBUS.

PLANCHE I : La fin justifie les moyens. — PLANCHE II : Vin versé n'est pas avalé. — PLANCHE III : Loin des yeux près du cœur. — PLANCHE IV : Mon pays sera mes amours, toujours. — PLANCHE V : Chacun porte sa croix. — PLANCHE VI : Tout chemin mène à Rome. — PLANCHE VII : Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. — PLANCHE VIII : La nuit porte conseil. — PLANCHE IX : Les tableaux sont les livres des ignorants. — PLANCHE X : Chaque jour amène son pain. — PLANCHE XI : Le temps ne fait rien à l'affaire. — PLANCHE XII : La clef est claire tant qu'elle reluit.

MOSAÏQUE.

Pensées, Maximes, Réflexions, Faits curieux, pages 32, 64, 96, 128, 160, 192, 224, 256, 288, 320, 352, 382.